

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

LE

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

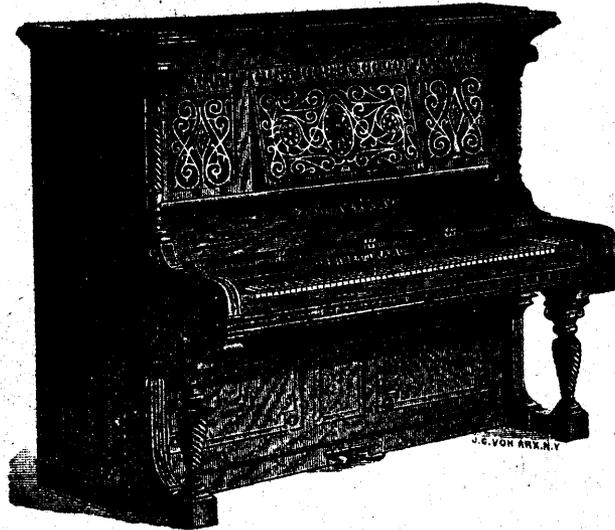
A. FILIATREAU, EDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

Vol. 1.

SEPTEMBRE 1890.

No. 9.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanville),
 VILLA DE SALLES (Long Island), Couvent de SOREL, de la
 CÔTE ST. PAUL, ACADEMIE ST. PATRICE, Etc. AU
 COLLÈGE DE MONTRÉAL, RIGAUD, Etc. AU CABINET
 DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTRÉAL.



Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE
 THÉÂTRE, de New York, COMEDY THÉÂTRE, PARK THÉÂTRE,
 NEW PARK THÉÂTRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans
 tous les principaux THÉÂTRES et SALLES DE
 CONCERT d'Amérique.

Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,
 New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le PIANO SOHMER est le meilleur instrument du monde entier.

SEULS AGENTS

LAVIGNE & LAJOIE,

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

1657 RUE NOTRE-DAME, - - MONTREAL.

NOUVEAUTÉS MUSICALES.

MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES. Prince Gustave de Suède, - - -	30 cents.
VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) - -	40 "
DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt. - - - - - - - - - - - - - -	35 "

VENANT DE PARAÎTRE

8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - - - -	30 cents.
2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - - - -	30 "
3.—JE T'AIMERAI, - - - - - - - - - - - - - - - - -	25 "
4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - - - - -	30 "
5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - - - - - - - - - -	50 "
6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS.	25 "
7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, - -	25 "
8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - - - - -	20 "

 **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

Expédié franco sur réception du prix marqué.

MUSIQUE DE PIANO

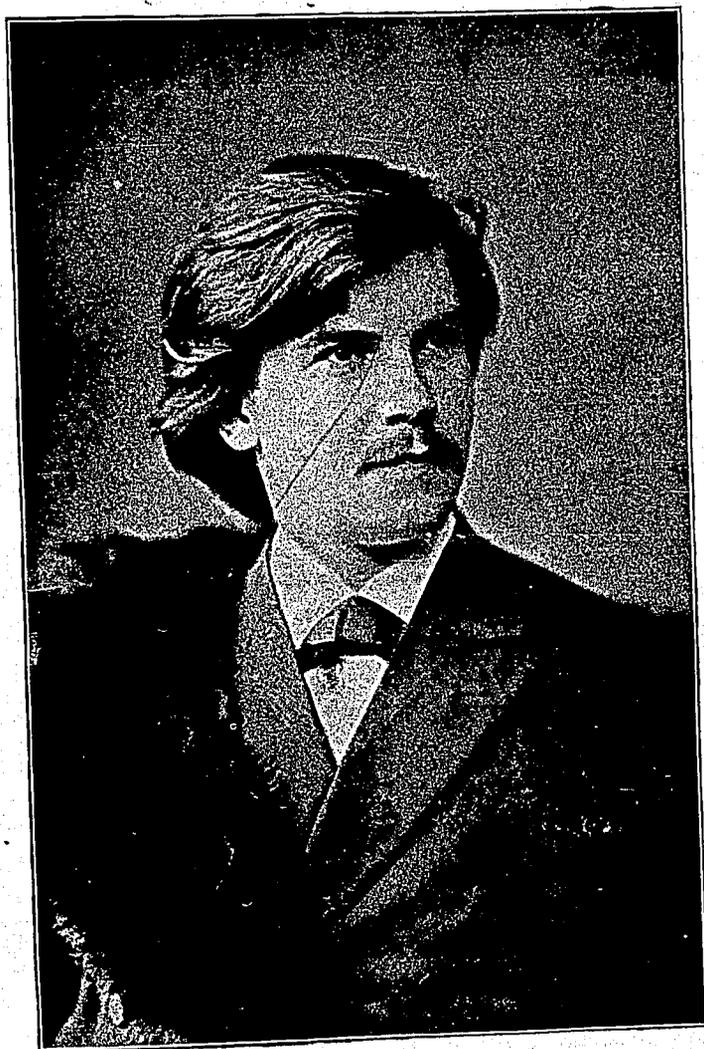
Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au **PARC SOHMER.**

AUX TROIS SUISSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - -	25 cents.
VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - - - - - - -	50 "
LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - - - - - - -	50 "

 **LES 3 RÉUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,
1657 rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**



EUGEN D'ALBERT

PUBLIÉ PAR
"LE CANADA ARTISTIQUE"
LIVRAISON DE SEPTEMBRE, 1890.

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. 1

SEPTEMBRE 1890

No. 9

POESIE

SONNET

Quand mon œil de l'espace a percé l'étendue,
Et qu'à votre balcon je vous vois suspendue,
L'air est tout imprégné de parfums odorants,
Caressant mes cheveux de baisers enivrants.

L'âme aux abords du ciel s'est donc enfin rendue,
Céleste zône à l'homme à jamais défendue ;
Tout renaît à la vie — à voir mes yeux mourants,
L'on sent que la joie entre en mon cœur par torrents.

Charme fascinateur ! qu'il est puissant, ô femme !
De quel poids pèse donc ton empire sur l'âme,
Pour qu'on te haït, démon, ou t'aime comme un dieu !

Angé ou non, des élus ton front ceint l'aurole ;
Jamais d'autel n'a vu plus d'encens, mon idole,
Et quels déchirements, quand on te dit adieu !

ÉTINCELLE.

Tout ce que l'on peut sur terre endurer sans mourir,
Hélas ! six ans passés n'en sont que trop la preuve ;
Et pour mon âme éprise, est-il plus rude épreuve,
Réponds-moi, qu'un amour sans espoir de guérir ?
Et si je suis debout, quand j'ai le deuil dans l'âme,
Seul, l'espoir que ton cœur brûle encor de ma flamme
Ensoleille mes jours que tout semble assombrir.

ÉTINCELLE.

BIOGRAPHIES

EUGEN D'ALBERT

Nous donnons, avec cette livraison du journal, le portrait (hors texte) de Eugén d'Albert, l'un des plus grands pianistes contemporains. Il naquit en Ecosse, et son père était français, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des tendances allemandes, et de préférer la musique des maîtres de l'Allemagne à toute autre.

D'Albert vit le jour à Glasgow, en 1864, et reçut les premières notions de l'art musical de son père, un chef de musique militaire, qui s'est acquis une certaine renommée en composant de la musique légère, surtout des valse. A l'âge de douze ans, en 1876, il obtint une bourse à l'Académie Nationale de Londres, où il devint l'élève du pianiste célèbre, Ernest Paer. En 1881, il gagna le prix Mendelssohn, ce qui lui donnait une année d'études

à l'étranger. Après avoir joué dans un concert à Vienne, sous les auspices de Richter, il devint l'élève de Liszt, qui avait de grandes espérances sur son élève. Ces espérances n'ont pas été déçues. Après quelques années d'étude avec ce maître, il se fit entendre dans toutes les grandes villes de l'Europe, et les critiques le mettent sur un pied d'égalité avec Von Bülow et Rubenstein.

Parmi les professeurs qui ont formé d'Albert, nous citerons le docteur Stayner, qui lui enseigna l'harmonie et le contrepoint ; Ebenezer Prout, un musicien anglais bien connu, lui enseigna l'orchestration ; et Arthur Sullivan la composition. Ces professeurs le recommandèrent chaudement, et c'est à eux qu'il doit ses premiers succès.

D'Albert est anglophobe et professe un dédain suprême pour l'Angleterre et ses Philistins. Dans un journal musical allemand il disait : "Ce que je déteste le plus est le titre de *pianiste anglais*. Malheureusement j'ai étudié longtemps dans ce pays brumeux, mais je n'ai positivement rien appris, et si j'y étais resté plus longtemps, j'aurais été irrévocablement perdu. On a tort de dire que j'ai eu des professeurs anglais. Je n'ai rien appris d'eux ; et j'irai jusqu'à dire qu'ils ne peuvent rien enseigner. Mon père, Hans Richter et Franz Liszt m'ont enseigné ce que je sais. Je dois dire aussi que la méthode d'enseignement suivie en Angleterre détruit les talents. Je n'ai réellement commencé à vivre que du jour où j'ai laissé ce pays barbare ; et je ne vis aujourd'hui que pour l'art allemand !" Cette opinion de d'Albert n'est certainement pas flatteuse, et prouve peut-être du dépit. En tous cas elle démontre de l'ingratitude envers les gens qui, par leur libéralité et les secours qu'ils lui ont donnés, lui ont permis de devenir un grand artiste parmi les grands artistes.

Le début du célèbre pianiste au Metropolitan, de New York, l'an dernier, a été l'un des plus brillants de la scène américaine. Tous les critiques de New York s'étaient donnés rendez vous pour l'entendre, en même temps que Sarasate, et leur verdict a été unanime en sa faveur.

D'Albert semble avoir recueilli la succession de Liszt, et il est de taille à supporter ce fardeau. Parmi les autres élèves du grand maître, mentionnons en passant Arthur Friedheim, Ernest Reisenhauer, Alexander Siloti, et Adèle Aus der Ohe. Cette dernière seulement est connue en Amérique. Tous ceux qui ont entendu Liszt sont unanimes à déclarer que d'Albert se rapproche le plus du maître.

HORS DU CANADA.

JEANNE DARC ET Mgr. FREPPEL

PARIS, le 25 août 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

Dans une de mes précédentes lettres, je vous parlais de ce courant extraordinaire qui a réveillé dans les esprits un souvenir de notre histoire nationale, et qui fait que le nom de Jeanne Darc se trouve dans tous les cœurs et sur toutes les bouches.

Parcille constatation vient d'être faite par Mgr Freppel, et vos lecteurs me sauront gré, j'en suis certain, de leur citer les éloquentes paroles de Mgr d'Angers.

"Pourquoi l'âme de tout un peuple s'est elle retournée à l'heure présente vers une page de ses annales? Est-ce l'effet de nos désastres qui n'ont rien eu d'égal depuis le quinzième siècle? Est-ce le pressentiment d'une délivrance devant arriver du côté d'où on l'attend le moins? L'avenir le dira. Le fait est que, depuis un an, l'éloquence et l'art, la poésie et l'érudition s'épuisent sur un même thème, se confondent dans une commune admiration; et depuis les plus hauts dépositaires du pouvoir civil jusqu'aux enfants de nos écoles primaires, tous les Français répètent avec un égal enthousiasme le nom de Jeanne Darc."

Après avoir vu dans cette admiration de tout un peuple un gage d'espérance, Mgr Freppel fait en quelques paroles un remarquable résumé de la vie de Jeanne.

"Une jeune fille de seize ans, ne sachant, de son propre aveu, ni A ni B, ayant appris de sa mère pour toute science *Notre Père, Je vous salue, Marie, et Je crois en Dieu*, occupée dès le bas âge à coudre et à filer, ou à mener paître son troupeau, affirme qu'elle est envoyée de Dieu pour sauver le royaume de France. Son affirmation ne rencontre que l'incrédulité dans sa famille, le dédain parmi les hommes d'épée et la défiance chez les gens d'église. Elle en triomphe néanmoins.

"L'outrage glisse sur son âme sans l'abattre, la science ne la déconcerte pas, et la théologie la trouve soumise, mais inébranlable. Étrangère à l'art de la guerre auquel elle n'entend rien, elle fait lever le siège d'une grande ville à des généraux dont l'expérience égale la bravoure, à une armée habituée à vaincre. Elle rappelle la victoire sous un drapeau qui ne la connaissait plus. Elle entraîne malgré lui un roi indolent de succès en succès, pour lui faire retrouver, avec l'onction sainte, la couronne de ses pères. Tout cela s'accomplit dans l'espace de cinq mois. Quelques années après, il n'y avait plus un étranger sur le sol de la patrie; la France recouvrait sa dignité de nation libre, indépendante; et de cette lutte de tout un siècle il ne restait plus que le souvenir d'un drame gigantesque dénoué par la main d'une enfant."

Après ces patriotiques paroles, quelle transition trouver pour aborder les menus faits du jour? Il n'y en a pas de possible, aussi me dispensera-t-on d'en chercher.

Dans le *Chandelier*, à la Comédie Française, M. Dehelly, lauréat des derniers concours du conservatoire, a débuté. Cette charmante comédie fut cause autrefois pour Offenbach d'une cruelle déception. Offenbach n'était

alors qu'un musicien de valeur, un habile violoncelliste, mais il n'avait pu faire sa trouée, et avait dû accepter pour vivre la place de chef d'orchestre au Théâtre Français. Quelle cruelle dérision! Chef d'un orchestre composé de quelques rares musiciens, faisant de la musique le moins souvent possible.

Ayant compté sur cette situation pour produire quelques-unes de ses compositions, Offenbach était au désespoir, et songeait à rendre, non son tablier, mais son bâton, quand une grande joie lui advint. Le directeur le fit appeler et lui dit: "Nous montons le *Chandelier*, faites donc une romance bien sentimentale pour Fortunio," et il lui remit le texte de Musset.

Voilà Offenbach aux anges; il est sûr de lui, et va faire quelque chose de charmant; enfin il pourra se produire et être connu. Il se met fièvreusement à l'ouvrage, et son œuvre terminée, il attend anxieusement les dernières répétitions pour lesquelles sa romance est demandée.

Le grand jour arrive, Offenbach se place au piano et donne sa musique à Delaunay qui fait Fortunio. Il plaque les premières mesures et attend que Delaunay commence à chanter. Mais, malheur suprême, l'éminent acteur, qui avait en parlant un timbre charmant, ne pouvait émettre que des notes fausses, des sons gutturaux; c'était une voix impossible. Offenbach s'épuise en efforts surhumains pour guider Delaunay; celui-ci y apporte la meilleure volonté, se donne un mal affreux; le résultat est pitoyable; c'est de plus en plus mauvais. Il faut renoncer à faire chanter Delaunay, il se contentera de réciter les vers. Et Offenbach, désespéré, est obligé de remporter sa romance, sur laquelle il avait fondé tant d'espérances.

Et il avait bien raison, car c'était un petit chef-d'œuvre de grâce, de sentiment exquis, d'amour juvénile. Vous l'avez tous applaudi bien des fois déjà, car Offenbach a mis cette romance dans son opérette "*La Chanson de Fortunio*;" c'est la romance du petit clerc dont le premier couplet est:

"Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer."

N'est-ce pas que cette romance est délicieuse et d'une adorable naïveté?

C'est vers le premier Septembre que se fera la réouverture de tous nos théâtres, et je vous assure que cette réouverture est impatientement attendue. Avec leurs façades flamboyantes, avec le monde divers qui s'agite autour de leurs portes, avec le nombreux personnel qui en vit, avec cette masse de gens qui ne savent comment tuer leurs soirées s'ils ne s'enferment dans une salle de spectacle, les théâtres font partie intégrante de la vie de Paris; ils en sont l'animation, la joie, souvent même l'honneur. Aussi lorsque, ainsi que depuis deux mois, la plupart sont fermés, Paris est triste et le Parisien est tout désorienté; il lui manque quelque chose, et il a hâte qu'on le ramène à ses chères habitudes. Il admire bien pendant quelque temps les beautés de la nature; il s'extasie sur les cimes majestueuses des Alpes et des Pyrénées; il s'enthousiasme à la vue de l'Océan ou de la Méditerranée, mais bientôt, il

regrette son théâtre, et, s'il osait, il avouerait qu'il préfère les toiles de fond aux plus splendides campagnes. N'est-ce pas Mme de Staël qui, en présence des sites les plus merveilleux, regrettait le ruisseau boueux de la rue du Bac? Que de Parisiens pensent comme elle!

Le Parisien aime passionnément le théâtre; il y va le plus souvent et le plus longtemps possible. Mais cet amour n'est rien en comparaison de celui que les comédiens ont pour les planches. Tant qu'ils sont attachés à une scène, ils maudissent leur esclavage et aspirent après le repos; mais dès qu'ils ont pris leur retraite, on les voit tristes, ne sachant que faire de leurs loisirs, et empoignés par cette tenace nostalgie du fard et du cabotinage. C'est ce qui explique ces si longues carrières d'artistes; ils ne se résignent, pour la plupart, à renoncer à leur art que lorsqu'ils sont complètement fourbus et n'en peuvent plus.

Comme preuve, voyez le tableau suivant que publie un journal de théâtre. C'est l'état des services les plus prolongés rendus à différentes époques, par quelques artistes, à l'Académie nationale de musique :

Vestris, le danseur, a fait partie de l'Opéra pendant	62 ans
Mlle de Saint-Christoffe, premier soprano,	50 "
Mlle Verdier, second soprano, pendant.....	45 "
Francine, genre de Lully, pendant.....	41 "
Lays, baryton, pendant.....	42 "
Lainez, ténor, pendant.....	42 "
Rey a été chef d'orchestre pendant.....	36 "
Levasseur, basse, pendant.....	33 "
Mlle Guinard, danseuse, pendant.....	28 "

* * *

La Patti vient de faire construire dans son château de Craig-y-Nos, en Angleterre, un délicieux petit théâtre, qui a été récemment inauguré en présence de nombreux invités.

La pièce d'inauguration était un opéra-comique anglais, *The Consignard*, de M. Hulley, qui conduisait lui-même l'orchestre.

Mme Patti et M. Nicolini assistaient comme simples spectateurs.

Le rideau de scène, peint par un artiste anglais très connu, M. White, représente la *dina* dans le rôle de Sémiramis, conduisant un char trainé par deux magnifiques chevaux.

Ce théâtre battra son plein seulement l'année prochaine; Mme Patti y chantera ses principaux airs, et le grand comédien Irving y jouera ses meilleures créations.

La célèbre cantatrice se prépare un public trié pour le moment où elle comprendra elle-même, si on ne le lui fait comprendre, qu'il est temps de prendre sa retraite.

Avec elle, et aussi avec votre Albani, disparaîtront ces pauvres et insipides gargouillades italiennes qu'elles ont su faire durer grâce à leur incontestable talent.

MARCEL B.

Le *Lohengrin* de Wagner sera joué sur plusieurs théâtres de province en France. L'ostracisme qui pesait naguère sur les œuvres du maître allemand semble faire place à un sentiment plus raisonné. On désire entendre sa musique, l'écouter sans parti pris pour rendre la justice qui est due à ses mérites. L'école française a une valeur assez grande pour pouvoir supporter n'importe quelle comparaison.

BIBLIOGRAPHIES

LES LIVRES NOUVEAUX

La librairie Dentu, que l'on est sûr de trouver au premier rang lorsqu'il s'agit de marcher avec le progrès, vient d'inaugurer deux nouvelles collections de volumes qui répondent à un véritable besoin.

À notre époque, en effet, dans toutes les branches de commerce, et surtout dans la librairie, il faut non seulement faire bien, mais encore faire à bon marché.

Le célèbre éditeur s'est inspiré de ces principes, qu'il a appliqués, de la façon la plus heureuse, aux deux collections dont nous venons de parler.

La première, à laquelle a été donné le titre général de *Nos grands auteurs*, comprend des volumes du format grand in-18 jésus, ayant de 350 à 400 pages et d'une fabrication aussi soignée que les volumes à 80 cents. Le prix, cependant, n'en est que de 30 cents au Canada. Plusieurs ouvrages sont déjà en vente, tels que : *Aimée* et *la Province de Paris*, par Paul Féval; *Un Carvaire* et *l'Idiot*, par Émile Richebourg; *Les Voleurs du grand monde* et *Maître Rossignol*, par Ponson du Terrail. Ces quelques titres suffisent pour montrer que les œuvres les plus connues de la littérature contemporaine figureront dans la nouvelle collection.

Les Maîtres du roman, tel est le titre de l'autre collection. Elle se compose de volumes d'un prix encore inférieur et qui peut être considéré comme le dernier terme du bon marché: ils ne coûtent, en effet, que soixante centimes! Cela ne les empêche pas d'être édités dans d'excellentes conditions matérielles, d'être coquets, élégants, et, en même temps, d'être signés des noms des romanciers les plus distingués. Cette collection, que nous ne saurions trop recommander, constitue, on peut le dire, une bibliothèque réellement populaire; elle paraît à raison de deux volumes par mois.

Les volumes suivants sont en vente : *Le Charlatan* et *Sœur Julie*, par Elie Berthet; *Léa*, par Alfred Assollant; *Le Saint de Bois*, par Paul Perret; *Le Roman d'un médecin*, par Armand Lapointe; *La baronne Emma*, par Dubut de Laforest; *Le Fils du garde-chasse*, par Louis Collas; *l'Affaire de la rue de la Banque*, par Louis Jacolliot; *Les compagnons de Buffalo*, par Louis Noir; *La Novice de Trianon*, par Charles Joliot; *Folies de Jeunesse*, par Adolphe Belot; *Une affaire mystérieuse*, par Fortuné de Boisgobey; *Secrets d'alcôve*, par Charles Diguët; *Les confessions de l'abbesse de Chelles*, par A. de Lescuré.

À côté de ces deux collections, créées dans un but de vulgarisation littéraire, la maison Dentu continue à publier, dans sa collection à 80 cents, des nouveautés qui obtiennent toujours auprès du public un succès aussi vif que mérité.

Contentons-nous de citer, parmi les livres récemment parus : *La Cigarette*, de Jules Claretie; *Les Rois en exil*, d'Alphonse Daudet (collection Guillaume); *Méphisphéla*, de Catulle Mendès; *Chère Adorée*, d'Adolphe Belot; *Dernière Bataille*, de Edouard Drumont; la *Femme d'affaires*, de Dubut de Laforest; *Chaos*, d'Alexandre Hepp; *Mortes et Vivantes*, de Charles Mérouvel; les *Six Monsieur Dubois*, de Maurice Montégut; *l'Ondine de Rhuis*, de Pierre Maël.

Nous mentionnerons plus particulièrement à l'attention de nos lecteurs les œuvres qui suivent :

Les Couloirs d'un Cloître, par Jean Thomas.

C'est l'œuvre de quelqu'un qui, on le voit sans peine, connaît à fond la vie monastique. Dans un style nerveux et bien personnel, avec une grande intensité de vie et un accent de vérité qui captive le lecteur, l'auteur entre dans les moindres détails de l'existence claustrale. Tour à tour ironique dans de nombreuses anecdotes, d'une logique

inflexible dans la discussion, ou violent dans la polémique, il examine la vie religieuse au point de vue de l'individu qui la subit, dans ses rapports avec l'État et avec la vie sociale. En un mot, livre plein de faits, fourmillant d'expressions implacables de précision, mais sans haine ni parti-pris.

Le Claque-Dents, par Louise Michel, qui a déjà eu tant de succès avec *Les Microbes humains* et *le Monde Nouveau*.

Dans ce style nerveux et bien personnel qu'on lui connaît, l'auteur nous fait assister à l'agonie du vieux monde qui s'effondre dans la misère et dans la honte, et, en même temps, nous fait entrevoir l'aurore du monde nouveau dont les premières lueurs se montrent à l'horizon.

Le Claque-Dents est donc un livre d'une haute portée sociale, un livre qui fait penser; c'est aussi un roman plein d'intérêt, où abondent les péripéties émouvantes et dramatiques.

Après ses âpres études humaines et sociales: *La Faute des autres*, *L'Œuvre du Mal*, *La Peau d'un homme*, M. Maurice Montégut nous donne aujourd'hui un roman gai, très gai même. *Les Six Monsieur Dubois* ne sont qu'un long éclat de rire qui va de la première à la dernière page du livre; c'est une plaisanterie, mais du goût le plus fin, et rehaussée de ce style personnel si coloré auquel l'auteur de *La Peau d'un homme* nous a dès longtemps habitués.

Ce sera un double étonnement pour le lecteur que de lire un roman gai de Maurice Montégut, et chaste aussi. Tout le monde peut lire *Les Six Monsieur Dubois*. Des dessins de Clérice serrant le texte et une typographie remarquable en font un volume de luxe qui tirera l'œil des bibliophiles. Gros succès de vente assurément.

Double Face, par M. Quatrelles, vient de paraître à la librairie Dentu. La singularité de ce titre se trouve justifiée par l'exécution typographique du volume, d'un genre nouveau et, à coup sûr, original.

Double Face est une suite de charmantes nouvelles, que tout le monde voudra lire, et qui peuvent d'ailleurs — chose rare — être lues par tout le monde.

La maison Lovell vient d'ajouter à sa collection de romans: *The moment after*, par Robert Buchanan, 25 cts.; *The Chief Justice*, par Karl Emil Franzos, 30 cts.; et *Brighter Spheres*, par Spiritus, 30 cts. Cette série se recommande à l'attention du lecteur par son choix et son extrême bon marché.

MM. A. et S. Nordheimer nous ont adressé les publications suivantes:

Mazurka, Clarence Lucas.....	40
On the River, chanson, Rubini.....	50
A Starry Night, valse rêverie, E. Blackstock.....	60
Marche pour piano, Cornelius Cuvitt.....	20
The Dying Chorister, E. P. Crawford.....	40

LE RAGOUT DE MOUTON

Voici un article que nous recommandons à la sérieuse attention des supérieures de nos couvents et des jeunes filles à qui elles donnent l'éducation. Dans leur forme humoristique, les lignes qui suivent sont pleines de bons sens, et combattent des tendances fâcheuses contre lesquelles on doit réagir au Canada aussi bien qu'en France.

« Un examinateur plein de bon sens, lors d'un récent concours à Meudon, a proposé, dit-on, à la sagacité des jeunes filles, ces deux sujets: Comment fait-on un roux et comment prépare-t-on un ragout de mouton? Les jeunes filles n'ont su que dire: on leur avait tout appris excepté cela, qui était cependant le plus nécessaire. Il paraîtrait même que la question les offensa. Les prenait-on pour

des cuisinières? Que non point; pour cuisinières on n'en eût pas voulu, elles étaient trop ignorantes dans l'art de faire la soupe.

« C'est un art négligé de plus en plus par les femmes; elles en laissent la culture à des mercenaires. Aussi qu'arrive-t-il? Nos jeunes filles ne se marient plus, et ceux qui eussent été leurs époux, éloignés des justes noces par l'absence d'aptitudes pratiques des demoiselles à marier, vieillissent célibataires pour épouser, vers la cinquantaine, leur cuisinière.

« C'est une grosse dame sans orthographe, dont les mains actives sont loin d'être impeccables; que les odeurs des grillons imprègnent plus sûrement que les subtils parfums; qui possède un style déplorable, et qui ne fait pas une addition sans se tromper — au détriment du maître, bien entendu. Elle serait incapable de dire en quelle année Pépin le Bref monta sur le trône et réciter seulement un vers des imprécations de Camille. Tout ce qu'elle connaît d'Henri IV, c'est l'histoire de la poule au pot; encore est-ce pour proclamer que la poule ne vaut rien, préparée ainsi, que la chair s'affadit, et qu'il est préférable de la rôtir à part; risque, pour le bouillon, d'acheter une livre d'os. Quant aux reines, son choix est nettement fixé; elle n'apprécie que les qualités de la Reine-Claude. Mais elle possède un talent incomparable; elle sait le secret des ragouts savants, elle est experte en miroton, et pour les roux qui intéressaient si fort les examinateurs de Meudon, elle ne craint personne, elle n'eût pas été embarrassée de répondre.

« Il faut voir, dans la question posée à des aspirantes à nous ne savons quel brevet, une réaction contre des tendances fâcheuses. On n'a pas voulu dire que tout le savoir de la femme devait se borner à faire un roux; on n'a que voulu lui faire entendre que les autres sciences ne dispensaient pas de celle-là. On commençait à oublier cette vérité, cependant évidente, que l'homme ne vit pas de latin, mais aussi, mais surtout, de soupe. On ne lui façonne depuis quelque temps que des compagnes ne laissant rien à désirer sous le rapport de l'instruction supérieure. En quête d'épouse, il rencontre à profusion des vierges bachelières qui n'ont plus rien à apprendre excepté la seule chose qui leur servirait.

« Le savoir scientifique n'a jamais rien gâté; la syntaxe ne nuit pas à la grâce de l'aveu, et l'on ne voit pas qu'un billet doux soit plus adorable parce que la signataire écrit « je t'aime » avec un h. Il est agréable, comme dit Boireau, avec une femme, de pouvoir, quand c'est fini de rire, causer et point seulement des frivolités de la mode et des banalités du moment, mais des choses hautes, nobles et profondes. L'instruction n'a pas enlaidi nos compagnes, au contraire, elle leur a donné une parure de plus. Par exemple, fuyant un excès, on est tombé dans l'autre; on a surtout sacrifié aux ornements. On a fait des institutrices: on a négligé de faire des ménagères. Au siècle de l'étiquette, où l'oisiveté était cependant un parchemin, les femmes les mieux titrées, l'une à l'autre volontiers mandaient des recettes merveilleuses. Vous souvient-il de cette grande princesse qui servait aux invités des beignets faits par elle, et dont un adorateur chanta la blancheur des bras nus finement saupoudrés de sucre?

« Toutes ne seront pas de ces heureuses, pour qui la vie n'est que roses sans épines. Parmi les intéressantes; jeunes filles qui sollicitaient, en vertu de leur science, un titre sans doute illusoire, combien n'avaient de fortune que leurs espérances. Elues, nommées, elles auront leurs diplômes d'institutrices. Ah! le bon billet! Elles sont, à cette heure, cinquante mille qui ont leur brevet. Elles ont attendu..... elles attendent..... elles attendront la vacance qui leur ouvrira les portes de la carrière la plus encombrée. Il y en a, depuis le temps, qui sont vieilles; d'autres ont aban-

donné la place, désespérés; d'autres, enfin, qui, lasses de faire le pied de grue au ministère, le font ailleurs. La plupart sont revenues au pot-au-feu. Celles-là ont compris la vertu du roux et les ressources du ragoût de mouton.

“Ce sont des jurés avisés qui ont poussé aux candidates cette colle dont on ne rit pas à la réflexion. Elle a révélé l'une des faiblesses fondamentales de la société actuelle; elle a permis d'établir qu'on n'élève pas les femmes en vue de leurs fonctions. Ce ne sont pas les institutrices qui nous manquent, mais les ménagères. Faites des thèmes si vous le voulez, mais faites aussi des roux. Nous sommes pour tout ce qui assure à la femme la dignité et l'indépendance; nous n'est pas une raison parce qu'on lui donne quelquefois le ruban rouge pour dédaigner tout à fait le cordon bleu.

(Eclair.)

LES JUIFS

Après le livre de Drumont, qui prêche une croisade européenne contre les Israélites, voici venir l'ukase de l'empereur de Russie au sujet de cette race toujours combattue et jamais étouffée, quoique ses membres s'éparpillent comme une poussière au milieu des nations du globe, à chaque bourrasque soulevée par la haine des enfants de Japhet.

Les fils de Sem ont acquis, même avant la chute de Jérusalem, l'habitude de se voir persécutés, et, puisque la persécution est entrée dans leur nature, je crois bien qu'ils finiraient par disparaître, ou plutôt se fondre dans nos éléments divers, si nous les laissons tranquilles. Il n'y a pas de danger que nous soyons assez sages pour comprendre cela!

Il va sortir un million de Juifs de la Russie; les uns iront aux États-Unis, les autres ailleurs, ou en Canada. Drumont a même dit qu'ils visent déjà notre domaine et qu'ils y régneront un jour en maîtres. Alors, plus d'Anglais dans la finance, tous des gens à grands nez, car c'est à ce signe que l'on reconnaît Abraham et ce qui s'en suit. Les Canadiens ne savent pas ce qui leur pend au bout de ces fichus nez!

Pour ma part, je n'ai pas d'antipathie à l'endroit de ceux qui ont inventé la lettre de change — étant des Trois-Rivières et m'appelant Benjamin. De plus, malhabile en affaire, comme chacun sait, je n'en admire que davantage l'adresse de ceux qui y réussissent.

Il faut croire que c'était également l'avis des Trifluviens de 1807, puisqu'ils envoyèrent à la législature de Québec le premier Juif élu comme député, non seulement en Canada, mais dans toutes les possessions britanniques, y compris la Grande-Bretagne elle-même. La chose fit sensation. Relisez l'histoire politique de cette époque.

C'est aux Trois-Rivières que l'arbre israélite fut d'abord planté parmi nous, en 1760, par les Hart, les Joseph et les Judah, tous venus ici à la suite du général Wolfe, et employés à la caisse de l'armée. On m'a dit que c'étaient de braves garçons, aimés du peuple, et qu'ils bâtirent la première synagogue du Canada sans se faire moquer d'eux. Ce n'était pas le temple de Jérusalem, mais il était fort convenable, cet édifice que j'ai vu dans ma jeunesse, ayant pu le visiter en dedans comme en dehors, muni de la permission voulue.

Ceci est pour vous dire que, il y a plus de trente ans, M. William Dawson (décédé le mois dernier), étant allé en Angleterre négocier les actions d'une entreprise canadienne, fit la rencontre du chef de la maison Rothschild. Après avoir causé quelques instants ensemble, M. Dawson lui dit :

— Savez-vous que je viens d'une localité de l'empire britannique qui, avant toutes les autres, a élu un Juif pour la représenter en parlement ?

— Où donc ?

— Aux Trois-Rivières.

— Vous me l'apprenez; j'ai moi-même passé par quatre ou cinq élections semblables, desquelles je suis sorti vainqueur, mais, vous ne l'ignorez pas, la Chambre des Communes me repousse toujours, malgré le peuple — il est entendu que les Juifs ne seront pas députés.

— Ils le seront en Angleterre, comme ils le sont en Canada.

— La bonne colonie! je l'aime sans la connaître. Votre entreprise?... Vous désirez mettre mon nom sur votre liste? Mettez-le, et en tête, s'il vous plaît!

L'entreprise réussit. Lequel de nous a jamais connu ces détails? J'étais de ceux à qui M. Dawson se donnait la satisfaction de les décrire. Ils n'ont rien perdu de leur actualité.

Juifs et Chrétiens peuvent vivre côte à côte. Pour mon prochain volume, je prépare là-dessus “de fort belles choses,” comme dit Molière.

Imprimez toujours ceci, en attendant.

BENJAMIN SULTE.

M. Francesco d'Arcais, un des premiers critiques musicaux de la presse européenne, est mort à Rome le 14 août dernier. Pendant les trente dernières années ses articles de critique furent reconnus d'une grande valeur, et faisaient autorité. Avec feu Philippi de la *Perseveranza*, de Milan, et le professeur Biaggi de la *Nazione*, de Florence, d'Arcais composait ce trio de critiques qui répandit un tel lustre sur le journalisme musical par leur savoir, la correction de leurs jugements et l'élégance de leur style.

Von Suppe est à Vienne, où il s'occupe d'écrire la partition d'une opérette dont le titre est le “Clown.” Cette œuvre sera probablement jouée au Wien Theatre.

LE

Canada Artistique

REVUE MENSUELLE

dévouée à la littérature, aux beaux-arts, à l'éducation,
et à la musique.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,
BOITE 324 B. P.

A. FILIATREAU, ————— EDITEUR.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, P. Dupuy, N. Faucher de Saint-Maurice, Gabriel Marchand, Calixa Lavallée, Dr Tancrède Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

SEPTEMBRE 1890 — No. 9

SOMMAIRE

TEXTE : — Poésie : Sonnet ; acrostiche — Biographies : Eugen D'Albert — Hors du Canada : Jeanne Darc et Mgr Freppel — Bibliographies : Les livres nouveaux — Le ragoût de mouton — Les Juifs — Education : modifications notre Enseignement — Pour les dames : L'Art à la maison, IX — Expressions vicieuses — La Jeunesse XIXème siècle, VIII : La pipe et le p'tit coup — La question des asiles — Romans : Inconsolables.

MUSIQUE : Loin du pays, Polka, Théophile Mahy — Chanson de "Vertinguette," du *Serment d'amour*, D'Audran.

PORTRAIT (hors texte) : — Eugen D'Albert.

Madame Clara Asher-Lucas a été engagée pour enseigner le piano au Conservatoire de musique d'Utica, N. Y.

On annonce que M. Achille Fortier a été spécialement engagé comme professeur de chant au couvent d'Hoche-laga.

Léopold Godowsky, le pianiste russe, doit venir en Amérique cet hiver. Il est élève de Saint-Saëns et Moszkowsky.

Le concert des artistes belges du Parc Sohmer, qui devait avoir lieu le 21 octobre, a été remis à une date ultérieure.

L'impresario Abbey, arrivé d'Europe ces jours derniers, dit que Patti reviendra en Amérique au mois de novembre 1891, pour une tournée de concerts.

M. Alexis Contant donne des leçons de piano au nos 2274 et 2276 rue Ste. Catherine, dans les grandes salles situées au-dessus du magasin de piano de M. George J. Sheppard, et aussi à sa résidence No. 128 rue St André.

Rubeinstein dit que les amateurs pianistes, aux Etats Unis, sont plus appréciateurs que les amateurs Européens. Il ajoute que dans l'ouest de la république voisine, on comprend parfaitement les œuvres de Chopin et de Bach.

L'Union Musicale de Québec a élu les officiers dont les noms suivent pour l'année courante : Président, Ephrem Dugal; Secrétaire, Napoléon Drolet; bibliothécaire, Victor Lefebvre; membres adjoints du comité, MM. Désiré Drolet et Eugène Bédard.

Le 5 novembre prochain, le Boston Symphony Orchestral Club, sous la direction de Monsieur Alfred De Sève, visitera Montréal, et donnera le premier concert d'une série. Ce club part en tournée et visitera les principales villes du continent américain. Le concert, organisé par M. Edmond Hardy, est donné sous le patronage du lieutenant colonel Henshaw.

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de la librairie Deniu, que nous publions sur la troisième page de la couverture du CANADA ARTISTIQUE. Les personnes qui désirent se procurer les productions nouvelles n'auront qu'à s'adresser à l'administration du journal, qui fera venir ces livres aux conditions les plus avantageuses pour l'acheteur.

Nous sommes heureux de constater le réveil qui se fait dans l'enseignement de la musique. Les dames directrices de quelques-uns de nos couvents ont requis les services de professeurs laïques. Nous mentionnerons, entre autres, l'engagement du professeur J. A. Fowler au couvent du Sacré-Cœur, rue Sainte Catherine, et celui de M. Alexis Contant au couvent d'Hoche-laga. Cette innovation augmentera certainement le prestige de ces institutions, et leur assurera un plus grand nombre d'élèves.

Sarah Bernhardt commencera un engagement de cinq semaines au théâtre de la cinquième avenue, New York, le 9 février prochain, avec *La Tosca*, qui sera suivie par *Cléopâtre*, sa dernière création. Elle est accompagnée d'une troupe d'élite, et elle ne jouera que dans les principales villes du continent. En mai 1891 elle se rendra en Australie, par San Francisco. Il est douteux que la troupe donne Jeanne Darc, et il est peu probable qu'elle visite Montréal.

M. Hébert, le sculpteur canadien, est venu au pays surveiller les travaux préparatoires à l'installation du groupe qu'il vient de terminer pour le compte du gouvernement de la province de Québec. Constatons en passant que le cabinet Mercier encourage les quelques artistes que le Canada possède. Nous sommes d'autant plus heureux de lui en tenir compte, que les gouvernements qui l'ont précédé à Québec n'ont pas gâté les jeunes gens de notre province qui se sont livrés à la culture des beaux arts. Aussi est-ce, sans doute, comme une révélation pour eux de se voir l'objet de la sollicitude des ministres.

Nous constatons avec plaisir que Mlle Suzanne Dorléans, la sympathique actrice que nous avons entendue à Montréal au mois d'août dernier, a obtenu un grand succès à Québec le 12 courant. L'élite de la société de l'Athènes du pays assistait à cette représentation, et les Québécois ont justifié une fois de plus la réputation de bon goût en matière artistique qu'ils possèdent incontestablement. Nous espérons que Mlle Dorléans donnera une seconde représentation à Montréal, et que cette fois les personnes qui se piquent de connaissances littéraires et artistiques lui feront oublier le peu de succès de la première représentation qu'elle a donnée ici.

EDUCATION

MODIFIONS NOTRE ENSEIGNEMENT

L'article du mois dernier, dans lequel nous avons essayé de prouver la nécessité de modifier l'enseignement donné dans nos maisons d'éducation, et de le remplacer par le double enseignement, a valu au CANADA ARTISTIQUE de nombreuses et sérieuses félicitations.

Depuis bien longtemps déjà on avait reconnu l'insuffisance de notre enseignement au point de vue industriel et commercial, mais personne n'avait voulu prendre en main cette question et la mettre devant le public, soit qu'on craignait d'avoir l'air de vouloir attaquer des institutions puissantes, et ayant rendu des services signalés à notre pays, soit qu'on ne sut comment remédier à cette insuffisance.

On a donc été reconnaissant au CANADA ARTISTIQUE de porter au grand jour de la publicité un problème d'une si haute importance, et de forcer ainsi l'opinion publique et ceux qui ont charge de l'éducation dans notre pays, à étudier un système d'enseignement établi depuis longtemps dans la plupart des autres pays et y ayant donné des résultats si excellents.

Un grand nombre de pères de familles nous ont affirmés que l'enseignement dont nous avons parlé était véritablement celui dont avaient besoin leurs enfants, et qu'ils en attendaient pour eux les meilleurs fruits. Leur plus grand désir est de le voir adopter le plus tôt possible, et ils ont l'intention de faire tout ce qu'ils pourront pour qu'il en soit ainsi.

Les commerçants, les industriels sont, eux aussi, très partisans du double enseignement, dans lequel ils voient un moyen certain de faire progresser notre commerce et notre industrie, et de les mettre à la hauteur du commerce et de l'industrie des autres pays. Ils ont parfaitement compris les avantages qu'en retireraient leurs enfants, qui pourraient, à la fin de leurs études, être armés de toutes pièces pour les luttes de la vie.

Les déboires, les difficultés qu'ils ont éprouvés dans leur commerce et dans leur industrie, par suite de l'insuffisance de leur instruction, leur ont fait sentir la nécessité absolue de changer le système actuel de l'enseignement. Par ce qu'ils ont fait sans avoir des connaissances pratiques et scientifiques, ils voient où ils auraient pu arriver si on leur eut donné une instruction s'appliquant aux carrières qu'ils ont adoptées. S'ils ont réussi, c'est grâce aux aptitudes naturelles qu'ils avaient, et non par le fait d'un enseignement qui ne pouvait développer ces aptitudes.

De ce qui nous est revenu de différents côtés, nous

pouvons conclure que le public se préoccupe de cette question, y porte un réel intérêt, et serait heureux d'y voir apporter une rapide solution.

Nous n'avons d'ailleurs nul doute, ni nulle crainte; nous sommes convaincus que tôt ou tard le double enseignement finira par triompher dans Québec. Ce triomphe mettra plus ou moins de temps à se produire; mais il se produira. "La réforme de l'éducation publique" dans notre province est une de celles qui s'imposent; et, quelques obstacles qui puissent la retarder, elle se fera.

Et, en effet, — si ce que nous ne pouvons croire — nos maisons religieuses d'éducation ne pouvaient pas faire au double enseignement "la grande part que doivent lui assurer les conditions particulières d'une époque où le commerce et l'industrie jouent un rôle si considérable," elles seraient reconnues par les pères de familles incapables de donner à leurs enfants l'instruction que nécessitent les besoins et les inventions modernes.

Cette incapacité bien constatée, il s'établirait rapidement des institutions laïques, et, par suite, le double enseignement serait fondé.

Car ces institutions s'empresseraient de l'adopter.

Et comme en agissant ainsi elles répondraient aux désirs des pères de familles et en empêcheraient un grand nombre d'envoyer leurs enfants à l'étranger pour les faire instruire, elles auraient certainement un grand succès.

Les maisons religieuses d'éducation ne pourraient longtemps soutenir la concurrence de ces institutions laïques, car le nombre de leurs élèves diminuerait rapidement.

Quel est, en effet, le père de famille qui, ayant à choisir entre deux institutions: l'une donnant le double enseignement, l'autre seulement les cours classiques, hésiterait un instant? Évidemment il choisirait le premier: celui dans lequel toutes les aptitudes de ses enfants pourront se développer, et grâce auquel ils acquerront les connaissances nécessaires pour les carrières qu'ils veulent embrasser.

C'est donc pour nos maisons d'éducation — séminaires ou collèges — une question même d'avenir; une question d'être ou ne pas être.

C'est ce qu'ont parfaitement compris, en France, les maisons d'éducation dirigées par des prêtres. Aussi, dès que l'État eut fait adopter dans ses lycées et ses collèges le système de la "bifurcation des études," ces maisons s'empressèrent-elles d'en faire autant. Elles ont ainsi gardé tous leurs élèves; le nombre s'en est même accru, car, avec le double enseignement, on était certain d'y trouver aussi une

véritable éducation religieuse qu'on ne trouve plus dans les collèges de l'État, et dont la plupart des parents ne veulent pas que leurs enfants soient privés.

Le système du double enseignement a besoin d'être exposé, sinon dans tous ses détails, du moins dans ses points principaux. Cela demande une série d'articles qui ne doivent pas être trop éloignés l'un de l'autre, afin que les lecteurs puissent facilement en suivre tous les développements.

Le CANADA ARTISTIQUE, ne paraissant qu'une fois par mois, ne peut donner cette série; elle sera publiée dans un journal quotidien. Mais le CANADA ARTISTIQUE, heureux et fier d'avoir donné le premier son de cloche, suivra attentivement cette question et tiendra ses lecteurs au courant des progrès qu'elle fera.

Quant à nous, nous devons nos sincères félicitations au directeur de cette intéressante revue, qui a compris de suite l'importance de la thèse que nous soutenons et l'intérêt qu'avait le public à ce qu'on la lui mit sous les yeux.

P. DUPUY.

POUR LES DAMES

L'ART A LA MAISON

IX

Quelqu'un m'écrivit pour me demander s'il est de bon ou de mauvais goût d'étaler des photographies dans un salon. Là-dessus il faut s'entendre.

Veut-on parler de photographies sous verre, ou simplement de cartes photographiques?

S'il s'agit de photographies encadrées, je dirai: La photographie est un art vulgaire, commun, mais il n'est pas de mauvais goût.

Une belle et bonne photographie ne déplaît pas à l'œil par elle-même, du moment que le sujet n'en est pas agaçant.

D'un autre côté, si vous me parlez d'un simple étalage de cartes photographiques sur les murs, les consoles ou les étagères, je répondrai à votre question par une autre:

Les photographies résistent-elles à l'air? Ne s'y emboivent-elles pas? Peut-on les laver, les rafraîchir?

Non.

Alors vous en savez aussi long que moi.

Si les photographies jaunissent à l'air, il ne faut pas les exposer à l'air.

Elles se salissent facilement et ne se lavent pas, donc il faut les tenir à couvert.

J'en reviens toujours à mon dire: en tout il faut consulter le côté pratique et intelligent des choses.

On me demande aussi pourquoi l'on fait pencher en avant les tableaux suspendus aux murs.

Voilà qui est bien simple pourtant, et combien de personnes font des bévues sur ce point, parce qu'elles ne se rendent point compte de ce côté pratique et intelligent des choses!

On penche les tableaux en avant pour mieux les voir,

c'est-à-dire pour que le rayon visuel puisse les frapper le plus perpendiculairement possible.

Si un tableau n'est qu'à la hauteur du regard, il ne faut pas le pencher, car on ne l'apercevrait plus à angle droit.

Au contraire, s'il est accroché très haut, il faut qu'il soit incliné en conséquence, sans cela on le verrait mal.

Ainsi, plus un tableau est placé bas, moins il doit se pencher en avant, et vice versa.

Cela semble l'a b c du bon sens, n'est-ce pas? eh bien, on réfléchit si peu à ces détails, on fait si peu attention aux questions de goût dans ce pays, que j'ai vu, chez des gens intelligents pourtant, des gravures ou tableaux inclinés de telle façon qu'il aurait fallu se coucher sur le dos pour les bien voir.

Une petite réforme sur ce point serait désirable dans bon nombre de salons canadiens.

Une autre correspondante me demande mon avis sur les rideaux à lambrequins et sur la nuance des tentures.

Je réponds: Tout cela est plus ou moins une question de modes, et je ne m'occupe des modes que pour dénoncer celles qui n'ont pas le sens commun.

Les lambrequins étaient très jolis quand ils étaient de mode. Cela manque de légèreté, mais c'est étoffé, c'est riche.

Aujourd'hui on préfère les rideaux à tringle et à boucles.

On en reviendra peut-être aux lambrequins. Question de mode, je le répète.

Quant à la nuance des tentures, elle suit aussi la mode. Mais il est une chose certaine, c'est qu'un salon paraît toujours plus joli et plus frais avec des tentures ou tapisseries un peu claires.

La lumière est un des dons les plus inestimables de Dieu. L'âme et le corps en ont besoin.

Elle est nécessaire à la santé physique et mentale.

On n'est, sans elle, ni vigoureux ni gai.

L'ombre n'engendre que des torses rachitiques et des tempéraments atrabilaires.

Donnons nous de la lumière: le soleil est le roi de la nature et le meilleur des médecins.

Et à ce propos, je me demande quel a bien pu être l'inventeur de ces persiennes, si universelles à Montréal et qui ne s'ouvrent que dans leur partie inférieure.

Rien n'est plus absurde.

Quel jour pouvez-vous jeter sur vos ornements de salons, sur vos tableaux surtout, avec ces persiennes ainsi fermées du haut?

Si Dieu avait voulu que la lumière vint d'en-bas, ce sont les cailloux, l'eau, la poussière, l'herbe qu'il aurait faits lumineux.

Or, il a voulu que la clarté descendit des astres; c'est donc qu'il était plus naturel, c'est qu'il valait mieux qu'elle nous vint d'en-haut que d'en-bas.

Du reste, nous voyons par la tête et non par les pieds, c'est concluant.

De sorte que, si une partie de la persienne doit rester close — ce qui n'est même pas prouvé — ce ne doit pas être la partie supérieure, mais la partie inférieure.

J'ajouterai que les persiennes ainsi construites protége-

Tempo 1º

plus vite
f

ff

TRIO

ff *p*

D.C.

CHANSON DE "VERTINGUETTE"

Tirée du "Serment d'Amour."

Paroles de MAURICE ORDONNEAU

Musique de EDMOND AUDRAN

Allegretto.

The piano introduction consists of two staves. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a rhythmic accompaniment with chords and single notes. A section symbol (§) is placed above the first measure of the right hand.

ROSETTE

Allegretto

Trois jo-liès fil .. let - tes S'en étaient al - leés, Ho - là! ver - tin -

Allegretto

pp

R guet - te, Ho - là! ver - tin - - guè. Tou - tes trois Seu - let - tes Dan - ser dans un

tempo

R prè, Ho - là! ver - tin - guette, Ho - là! ver - tin - guè. Mais Jean La - pin -

LE COMTE

LeC. 
 eet - te, Qu'é-tait à fau - cher Ho - là! ver - tin - guet - te, Ho - là! ver - tin -

LeC. 
 gué. En levant la tê - te les voit s'tré - mous - ser, Ho - là! ver - tin -

LeC. 
 guet - te, Ho - là! ver - tin - gué. **ROSETTE** Il dit: c'est y bé - te j'Paux pu tra - vail -

R 
 ler, Ho - là! ver - tin - guet - te, Ho - là! ver - tin - gué. J'ai la dé - man -

R
 gette Dans l'dessous des pieds. Ho - là! ver - tin - guet - te, Ho - là! ver - tin -

LE COMTE
 R
 gué. D'un air ben hon - nê - te S'en va les trou - ver, Ho - là! ver - tin -

Le C.
 guet - te, Ho - là! ver - tin - gué. J'veux dan ser fil - let - tes Pour me re - po -

ROSETTE
 Le C.
 ser, Ho - là! ver - tin - guet - te, Ho - là! ver - tin - gué. Toi seul te - nir

R
 tè - te A trois, c'est o - sé, Ho - là! ver - tin - guet - te, Ho - là! ver - tin -

p

R
 LE COMTE
 guè. Commençons la fé - te Qui dit vous ver - rez, Ho - là! ver - tin -

Le
 C.
 ROSETTE
 guet - te Ho - là! ver - tin - guè. Au jeu les pau - vret - tes Se sont fa - ti -

R
 guècs Ho - là! ver - tin - guet - te, Ho - là! ver - tin - guè. Fi - chus et cor -

nettes Pas mal dé - ran - gés Ho - là! ver - tin - guette, Ho - là! ver - tin -



R. Très lent
p
gué. Les jo - liès fil - lettes S'en sont en al - lées. Ho - là! ver - tin -



R. and Le C. vite
guette, Ho - là! ver - tin - gué. Et Jean La - pin - ce - te Se - r'mit à fau -



R. and C.
cher, Ho - là! ver - tin - guette, Ho - là! ver - tin - gué!



raient en outre l'intérieur contre les regards indiscrets des passants.

C'est dans ce but qu'on adopte depuis peu la coutume de mettre des vitres de couleur, ou tout au moins du verre dépoli, dans le bas des fenêtres : l'amélioration proposée ne rencontrerait donc que peu d'inconvénients.

Il me reste, chères lectrices, assez peu de choses à dire sur l'ornementation des salons.

Je vais essayer de clore aujourd'hui cette partie de mon travail par quelques remarques supplémentaires.

Nous avons ici pour ordinaire de couvrir nos planchers de tapis jusqu'au dernier pouce.

Ce n'est pas laid ; cela paraît même plus confortable. Mais il en résulte un grave désavantage : chaque fois que vous avez à lever vos tapis pour les battre et les aérer, vous avez à déplacer tous les meubles ; et quand ceux-ci sont très lourds — ce qui arrive souvent — c'est toute une affaire d'Etat.

Sans compter qu'après avoir enlevé le tapis, il faut le replacer ; et c'est là surtout qu'est la besogne.

Quelle est la conséquence de ceci ? C'est qu'au lieu de secouer vos tapis tous les trois mois, suivant les conseils de l'hygiène, vous reculez et reculez devant la tâche, et vous êtes quelquefois trois ans sans procéder à la redoutable opération.

En Europe — et la coutume, heureusement, commence à s'en introduire ici — les tapis ne couvrent que la partie du parquet qui se foule aux pieds ; ils n'entrent pas sous les meubles latéraux.

On peut ainsi les lever et les nettoyer toutes les semaines, sans la moindre difficulté.

Mais comment adopter cette mode avec les misérables planchers que nous avons ici — où le bois coûte pourtant si peu cher, relativement ?

Il faudrait commencer par une réforme dans la construction de nos maisons.

Il nous faudrait des planchers en bon bois dur, qui pussent se cirer, et dont les bords au moins, c'est-à-dire un certain espace le long des murs et des cloisons, fussent élégamment parquetés. Cela viendra peut-être.

Dans ces conditions, les tapis doivent, autant que possible, être en un seul morceau, et plus la pièce est petite plus le dessin du tapis doit être délicat.

Un tapis à larges fleurs rapetisse toujours beaucoup un salon.

Les tapis à nuance claire sont les moins salissants ; le moindre brin de fil, la moindre saleté saute aux yeux sur un tapis foncé.

Quant à la qualité, elle n'est jamais trop bonne ; les tapis les moins dispendieux sont ceux qui coûtent le plus cher.

Ne ménagez pas là-dessus, vous n'économiseriez rien.

Un tapis d'étoffe commune s'use en un rien de temps ; vous êtes obligé de le renouveler à chaque saison, si vous ne voulez point marcher sur la corde ; et, par surcroît, nous n'avons jamais la satisfaction de posséder un article distingué.

Achetez tout de suite un bon tapis de velours, et vous l'aurez beau et bon pour vingt ans au moins.

Pour ce qui est de la couleur, elle doit être appropriée à celle de vos rideaux, de vos portières et de la couverture de vos meubles.

N'allez pas tenter de marier un tapis marron avec des portières bleu ciel. Une de mes connaissances en a fait l'essai avec un résultat désastreux.

Il est vrai que tout son ameublement sent le fripier et la salle d'encan d'une lieue ; or le bric à brac n'a jamais produit que du bric à brac.

Il faut que les couleurs soient bien assorties ; c'est important, si vous voulez avoir un beau salon.

Que les ornements eux-mêmes soient assortis. Un article commun ne doit pas s'étaler à côté d'un objet de prix.

Point de pendule sur la cheminée du salon.

On l'a retranchée pour la même raison qu'un homme du monde ne doit pas avoir de chaîne de montre à son gilet, s'il est en habit de soirée.

Dans un salon, comme dans la compagnie des dames, on est censé oublier l'heure.

Surtout, point de bouquets dans les chandeliers !

Ne riez pas : j'ai vu cela.

En somme, embellissons nos demeures.

L'amour du beau moralise.

" L'idée du beau, dit le P. Vallet, tient par un lien très étroit aux plus grandes, aux plus hautes idées de bien, d'ordre, d'harmonie et de perfection."

Schiller s'exprime ainsi dans son traité sur l'*Esthétique* :

" Le plaisir qu'on trouve à ce qui est beau, ou touchant, ou sublime, fortifie nos sentiments moraux, comme le plaisir qu'on trouve à la bienfaisance, à l'amour, favorise ces inclinations."

Au prochain numéro, j'entrerai dans la salle à manger.

LOUIS FRÉCHETTE.

EXPRESSIONS VICIEUSES

Voulez-vous parler français ? Oui, n'est-ce pas ? Alors ne dites pas :—

<i>Change</i>	pour	MONNAIE.
<i>Abriller</i>	"	COUVRIER.
<i>Aveindu</i>	"	ATEINT.
<i>Être capable</i>	"	POUVOIR.
<i>Marier quelqu'un</i>	"	EPOUSER.
<i>Menterie</i>	"	MENSONGE.
<i>Viver</i>	"	TOURNER.
<i>Butin</i>	"	LINGE.
<i>Boucaner</i>	"	FUMÉE.
<i>Rapport</i>	"	COMPTE-RENDU.
<i>File</i>	"	COLLECTION.
<i>Broche</i>	"	ÉPINGLE À CHEVEUX.
<i>Char</i>	"	WAGON.
<i>Office</i>	"	BUREAU.
<i>Officiers</i>	"	EMPLOYÉS.
<i>Député Ministre</i>	"	SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT.
<i>Prenez ma parole</i>	"	JE VOUS DONNE MA PAROLE.
<i>Intermission</i>	"	INTERMÈDE.
<i>Avoir sorti</i>	"	ÊTRE SORTI.
<i>Patron</i>	"	MODÈLE.
<i>Dépôt</i>	"	GARE OU STATION.
<i>Lisse</i>	"	RAIL.
<i>Cadre</i>	"	TABLEAU.
<i>Le papier</i>	"	LE JOURNAL.
<i>Auditeur</i>	"	COMPTABLE OU VÉRIFICATEUR.
<i>Contracteur</i>	"	ENTREPRENEUR.
<i>Collecter</i>	"	PERCEVOIR.
<i>Une beurrée de confiture</i>	"	UNE TARTINE DE CONFITURE.

LA JEUNESSE XIX^{ème} SIECLE

VIII

LA PIPE ET LE P'TIT COUP

Si l'on veut bien me passer une petite citation voltairienne, je commencerai par mettre sous les yeux de mes lecteurs une maxime inventée par le sardonique philosophe au XVIII^{ème} siècle, et qui s'applique à merveille aux demi-sauvages habitant encore ces "quelques arpents de neige" si peu prisés dans ce temps-là.

"Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine."

C'est pour vous dire qu'il y en a beaucoup parmi nous de ces hommes insociables ! Qu'ils se mettent maintenant en face de la conséquence de leur conduite : "corrompre l'instinct de la nature humaine !" et qu'ils osent ne pas s'amender !

Veut-on connaître les terribles agents qui accomplissent l'œuvre de désagrégation sociale ? J'ai déjà eu l'honneur de les nommer, ce sont : la pipe et le p'tit coup.

Ça n'a pas l'air de grand chose comme cela sur le papier, mais c'est tout un monde de calamités.

Il faudrait peut-être joindre un troisième élément à ces deux fauteurs de désordres — le journal ; mais de celui-là on ne pourrait dire autant de mal.

Dans quelques ménages à la vérité il est un fléau.

Ainsi au bout d'une heure de tête-à-tête conjugal, dont le silence n'est troublé que par le bruissement sec des grands feuilletés qu'on déploie et celui plus doux des longs soupirs d'une impatiente résignation, une voix plaintive s'élèvera :

— Tu es amusant, toi !...c'est bien la peine d'avoir tant hâte de vous voir rentrer, de consulter vingt fois l'horloge... (nouveau soupir).

Le mari absorbé, embourbé, enfoncé dans la colonne des dépêches télégraphiques, sent vaguement qu'on frappe à la porte de son cœur. Son esprit, hypnotisé par les caractères d'imprimerie, s'agite, fait de pénibles efforts pour s'arracher à leur attraction et aller voir ce qu'on lui veut. Il ne réussit qu'à demi à se reprendre pour répondre d'une voix distraite et lente, une voix de somnambule : — Oui, ma mignonne...je...(inspectant sommairement les colonnes du haut en bas) je ne fais que parcourir... Il retombe, magnétisé par les fastidieux détails d'une enquête judiciaire.

Un formidable soupir fait la réplique à cette divagation, et, après un assez long silence, sur un ton doléant :

— Si au moins tu me disais les nouvelles !

— Hein?...fait l'halluciné, un "hein !" qui vient de l'autre monde, suivi d'une interminable pause, puis se réveillant brusquement avec le point final : — Mon Dieu, ça ne peut pas t'intéresser. D'ailleurs il n'y a rien ! C'est extraordinaire comme il n'y a rien ce soir dans les journaux ! Voilà, dit-il enfin, pliant la dernière gazette avec une vivacité enjouée qui est la contenance d'un coupable entamant la réconciliation.

Telles sont les scènes que le journal provoque souvent dans les familles.

Cependant, malgré ces perturbations — qui ne m'alarment pas trop, parce que les gens qui se querellent ainsi ont en

général le bonheur assez robuste pour résister à l'assaut quotidien des imprimés — il arrive qu'é dans plus d'un ménage il est un bienfait, et procure quelques instants de repos à l'épouse éprouvée.

A cause de cela je l'acquitte de ses torts et ne l'associerai décidément pas aux deux autres ennemis de la femme et du bien public.

Parlons d'abord de la pipe, la souveraine, l'impudente, la tyrannique pipe. Je ne la distingue pas d'ailleurs du cigare et de la cigarette, qui sont ses déguisements, les formes insinuantes qu'elle prend pour mieux s'imposer et se faufiler partout. On connaît le cynique "Vous permettez ?" qui accompagne le flamboiement du phosphore, et met le fumeur tout-à-fait à son aise pour vous suffoquer à petit feu.

Avec la pipe primitive et grossière, la descendante en ligne directe du calumet des aborigènes, ce serait peut-être un peu plus embarrassant ; mais la mignonne papillote renfermant une pincée d'un tabac couleur d'or est bien calculée pour ne pas effaroucher les migraines féminines.

Cette abominable papillote si bien passée dans nos mœurs empoisonne pourtant toutes les joies du sexe dont elle ne souille pas les lèvres. J'en appelle à ce sexe malheureux, victime d'une éternelle et injuste fumigation :

Voyons, madame, je m'adresse à vous, qui, comme presque toutes les canadiennes, gêtez beaucoup votre mari, et me trouvez peut-être intolérante, ne vous est-il jamais arrivé de projeter un voyage en tête-à-tête, une espèce de réédification du "voyage de noce," mais plus doux, plus agréablement anticipé, parce que l'idée du départ n'est pas dominée et comme noyée par la préoccupation du *Oui* mariennement irrévocable qu'il faut prononcer le matin du mariage, juste avant de l'entreprendre.

Vous partez par un beau jour d'été, et dans la voiture qui vous emporte vers la gare, dès le début de ce seul-à-seul délicieux, vous avez une envie folle de sauter au cou de votre excellent mari (les canadiens sont presque tous d'excellents maris...au fond).

— N'est-ce pas que nous sommes de pauvres amoureux persécutés qui s'enfuient...Tu m'enlèves !...

— Oh ! ce n'est pas convenable !...

— Et nous allons cacher notre lune de miel en un pays enchanteur, loin du monde...Moi j'aime mieux ça que l'autre lune de miel,— toi ?

Lui sourit de vous voir si heureuse, et vous demande encore, comme M. Perrichon à sa fille :

— Voyons, es-tu contente ?

Puis quand la question des colis, des billets de chemin de fer, etc., est réglée; que, confortablement et définitivement installés, l'esprit libre de toute préoccupation, vous n'avez plus qu'à jouir du plaisir de voyager, c'est au tour de votre mari de s'attendrir un brin ; alors vous pressant discrètement la main il murmure tout bas :

"Vivre ensemble d'abord c'est le bien nécessaire."

Bref, vous êtes un peu fous...et très heureux, jusqu'à ce qu'une figure connue de citadin tout-à-coup surgisse à vos côtés.

— Tiens, vous voilà ! Où vous dirigez-vous ?

— Nous allons à Niagara.

— Ah ! quelle coïncidence ; moi aussi... C'est la première fois, madame?... Vraiment ! Eh bien vous allez voir... quel endroit divin ! Vous aimez voyager, madame ?

— Cela dépend, monsieur...

— Moi je trouve cela adorable dans la belle saison.

A ce moment votre interlocuteur met trois doigts dans une des poches de son gilet et adresse à votre compagnon ces paroles fatidiques :

— Dis donc, tu fumes, toi ?

Crac ! flambée la poétique odyssee ! Adieu les heures d'abandon et d'exquise intimité que vous vous étiez promises.

Tout cela s'envole dans la fumée d'un cigare.

Veut-on encore, après une journée de chaleur accablante, aller prendre le frais aux accents d'un orchestre dans un jardin public, l'atmosphère pure qu'on y respire d'abord avec délices ne tarde pas à s'imprégner de l'obsédante odeur du tabac, et l'on est bientôt enveloppé d'un nimbe opaque au milieu duquel on peste violemment et inutilement.

Et celles qui ont assisté à ces émouvantes parties de *crosse*, réunissant toujours sur le vaste champ de la rue Ste. Catherine quinze ou vingt mille spectateurs, entassés sur des gradins incommodes, peuvent en dire long sur l'usage tyrannique de la pipe. Au milieu d'une foule parquée, par une température rôtissante, le brouillard asphyxiant qu'elle dégage devient une aggravation insupportable.

Je ne comprends pas ces gracieux athlètes qui, trouvant bon de se faire applaudir par l'élite de la société féminine, ne savent pas lui ménager quelques sièges à l'écart des forcenés de la pipe.

La coutume s'affirme de plus en plus d'inviter gracieusement les dames aux banquets officiels. Elles cadrent bien apparemment dans le décor de ces agapes patriotiques et solennelles. Il est admis que leur présence produit d'aimables effets sur le talent oratoire des tribuns en stimulant, j'imagine, ce qui peut surnager d'innocente vanité au milieu de leurs vertus civiques et autres, (car la vanité est le grand levier de tous les succès.) Il n'y a pas d'exemple qu'elles aient nui autrement à la légitime satisfaction de leur appétit.

Cependant, pourquoi faut-il une ombre, ou plutôt un nuage, à ce tableau imposant ? L'hypothèse que les convives le suscitent sciemment dans le but de voiler certains excès à leurs spectatrices est inadmissible. Des hommes graves et raisonnables se rassemblant pour agiter des questions de la plus haute importance sont au-dessus de pareils soupçons ; on ne pourrait donc, sans une inconcevable témérité, s'arrêter à croire que nos maîtres, nos supérieurs en intelligence, puissent abdiquer toute dignité en une circonstance aussi sérieuse.

Non, ils n'ont rien à céler. Seulement saura-t-on jamais dans quel but ils prennent à la gorge leurs inoffensives et platoniques invitées, et pour quelle raison ils les aveuglent, leur arrachent des larmes au moyen de cet intense et dérisoire encens que des centaines de bouches lancent vers elles.

La raison ? il faut la chercher dans le despotisme de la

pipe qui — ne vous en offusquez pas, mesdames — ne se connaît pas de rivales.

Pourquoi les salons sont-ils désertés par les gens sérieux les hommes de poids, dont le degré de culture morale et l'autorité relèveraient le niveau intellectuel de la société moderne ? Pourquoi ceux qui s'y aventurent par accident ou par nécessité sont-ils si dépayés et si maussades ? Pourquoi les jeunes filles ne rencontrent-elles plus guère dans le monde que des apprentis de la vie, frais émoulus du collège ou non encore dégagés des langes d'une cléricature, danseurs convaincus, philosophes qui n'ont rien d'insondable, charmants néophytes, je ne le nie pas, avec leur juvénile effervescence, mais qui ne sauraient suffire à des petites femmes de vingt ans.

A qui la faute ? Ai-je besoin de vous le répéter ? A la pipe toujours.

Mais n'y a-t-il pas là de quoi faire réfléchir ses acharnés partisans ?

Quand un bon jour ces insociables, ces ours, rentreront pour un moment dans la bergerie avec des intentions d'enlèvement légitime — car grâce à Dieu, ces infortunés échappent encore en grand nombre à l'horreur du célibat — qu'y trouveront-ils ?

Ces jeunes filles, que dans votre égoïste imprévoyance vous avez délaissées, messieurs les fanatiques de la tabagie, vous apparaîtront désespérément frivoles. Vous étoufferez de ne pas les trouver plus cultivées, plus rassises, plus propres en un mot à vous faire des épouses accomplies.

Vous avez laissé auprès d'elles pour vous représenter des jeunes gens sans expérience, privés eux-mêmes de la tutelle, des bons exemples de leurs aînés, et vous avez cru que tous ces enfants livrés à eux-mêmes allaient acquérir dans l'agréable et futile commerce de la flirtation à outrance, un peu de philosophie, un sens pratique de la vie.

Vous étiez des naïfs, et la fumée de votre pipe avait oblitéré votre jugement.

Non, tenez, "il n'y a plus de société possible avec le cigare ;" croyez en un célèbre académicien, Emile Augier, qui l'affirme.

Si vous le tenez pour acquis il ne me reste plus qu'à faire le procès du *p'tit coup*. Cause ajournée.

MDE DANDURAND.

C'est avec *Miraillo*, l'œuvre si charmante de Gounod, que l'Opéra Comique de Paris doit faire sa réouverture. Cette partition conquiert de plus en plus le public que sa monotonie voulue et son action si simple avaient tout d'abord laissé un peu froid. On apprécie tous les jours davantage les beautés dont fourmille *Miraillo*, beautés qui, si elles ne rendent pas cette œuvre populaire, la mettront bien haut dans l'estime des connaisseurs.

Dans une de ses séances. L'Association de Goethe discutait sur l'amour du poète pour la musique. Dans le cours de la discussion on produisit plusieurs manuscrits traitant de ce sujet. Parmi eux se trouvait une collection de "Précipités d'harmonie" et de "Remarques sur les œuvres de Bach," écrits par Goethe lui-même.

LA QUESTION DES ASILES

Nous nous sommes engagé, dans notre premier article à traiter dans tous les développements qu'elle comporte la question brûlante des asiles d'aliénés.

Les lettres nombreuses qui nous sont arrivées depuis lors auraient suffi pour nous encourager à persévérer dans la voie que nous avons choisie, si nous avions eu besoin d'encouragements de quelque sorte pour plaider une cause qui, croyons-nous, est celle de l'humanité.

Chez tous les peuples, l'État s'est réservé le droit de protéger les êtres faibles. Le père lui-même n'a dans aucun pays civilisé d'autorité absolue sur ses enfants. L'État intervient partout pour prendre, au besoin, la défense de l'enfance contre la brutalité de certains parents.

La femme, considérée encore par bien des nations comme un être inférieur, est parvenue, en ce siècle de grandes réformes sociales, à obtenir de l'État qu'il la protège, elle aussi, contre la cruauté de son mari.

A l'armée, à bord des navires eux-mêmes, en plein océan, l'État suit avec sollicitude les jeunes gens qui portent le mousquet ou qui grimpent au haut des mâts, et il trace des bornes aux rigueurs de la discipline la plus inflexible.

Seuls sur terre, ces pauvres aliénés, — les êtres les plus intéressants, les plus dignes d'une tendre sympathie qu'il y ait, puisqu'ils sont frappés du plus terrible des malheurs, — seuls, disons-nous, les aliénés sont livrés sans aucune défense à l'arbitraire de leurs gardiens.

L'homme est un roseau pensant, dit quelque part le grand Pascal, et quelque faible qu'il soit sous le rapport physique, cette raison qui l'illumine suffit parfois pour le rendre l'égal des plus puissants de ses semblables.

Au fond des affreux déserts de Sibérie, un exilé peut faire encore trembler, grâce à son génie de l'intrigue et de l'organisation, le redoutable autocrate de toutes les Russies.

Mais le malheureux qu'on jette dans ces prisons nommées dérisoirement des *asiles*, et chez qui la raison s'est évanouie, ne sont-ils pas les êtres les plus faibles qu'il y ait dans l'humanité toute entière? Quel moyen de défense leur reste-t-il? Le droit même de se plaindre ne leur est-il pas enlevé? Qui s'est arrêté jamais à écouter les cris de désespoir que la douleur arrache dans les moments de lucidité à l'âme d'un fou?

Et ce sont précisément ces misérables délaissés de la raison à qui l'État refuserait sa sollicitude!

Du moins, c'est ce que nous voyons dans notre Province; car dans la plupart des autres pays, l'État n'a jamais songé à abdiquer son droit de haute surveillance sur ces demeures des pauvres créatures folles.

L'abus que nous dénonçons aujourd'hui n'a que trop duré pour notre honneur. Nous n'ignorons pas tout ce que l'on a dit du dévouement sans bornes des religieuses à qui ces malheureux sont confiés. Loin, bien loin de nous, l'intention de murmurer un seul mot contre ces bonnes sœurs. Elles sont dignes de tous nos respects, et ce n'est pas nous qui leur en marchanderons l'expression sincère.

Mais si le cœur de ces dames est, sans cesse, animé par le souffle divin de la charité! si le but céleste qu'elles se sont

choisi en consacrant leur vie entière aux soins des malheureux est une garantie suffisante de la sainte noblesse de leurs intentions, il n'en est pas moins vrai que les ressources de leur intelligence et de leurs connaissances ont leurs limites, et qu'il incombe à l'État de garder la haute main sur les établissements où les aliénés sont condamnés, — souvent, hélas! de la manière la plus arbitraire, — à expier *le crime* d'avoir perdu leur raison.

Nous nous occupons, d'ailleurs, de recueillir quelques faits navrants, qui prouveront au public de notre Province qu'il serait sans excuse, au tribunal de Dieu et de l'opinion des peuples, s'il souffrait que les conditions dans lesquelles se sont maintenues jusqu'à ce jour nos maisons d'aliénés subsistassent quelque temps encore.

A. FILIATRAULT.

Le Mendelssohn Quintette, directeur Thos. Ryan, entreprendra une grande tournée vers la fin de septembre. Il se compose d'artistes de grand mérite.

Ritter Puzmann, le dernier opéra de Strauss, sera, dit-on, représenté au Théâtre impérial de Vienne le 19 novembre, pour l'anniversaire de la naissance de l'Empereur.

On a essayé dernièrement à Berlin de transmettre par téléphone la musique d'un opéra de l'Opéra House au Théâtre Uranie. Cet essai a complètement réussi.

L'éminent cornettiste Liberati, avec son remarquable corps de musique, doit donner plusieurs concerts à Pittsburg au mois de décembre. Sa tournée est une véritable tournée triomphale.

On n'a pu encore remplacer à l'Opéra de Paris Mme Richard, dont la belle voix de contralto était si remarquable, et Mme. Domenech, qui a débuté dernièrement dans un de ses rôles, n'a réussi qu'à la faire regretter davantage.

Un professeur de piano bien connu à Philadelphie, Henri Schneider, est mort le 20 août à Bedford Springs, Pa. M. Schneider était né à Mainz, Allemagne, et avait su se faire beaucoup d'amis et beaucoup d'admirateurs de son talent.

Le conservatoire national de musique de New-York a rouvert ses portes la semaine dernière. Plusieurs élèves canadiens suivent les cours de cette institution. Il est à peu près temps que nous ayons une école de musique du même genre au Canada.

Les Wagneriens, les Wagnérophiles, les Wagnerolates espèrent rendre Wagner populaire en y faisant représenter sur plusieurs théâtres son "Lohengrin." Quel que soit le succès de cette tentative elle ne prouvera pas grand'chose, car "Lohengrin" n'est pas la réalisation des idées de Wagner, et ne donne qu'une faible idée des autres œuvres du maître.

La prima dona de la troupe d'opéra Hinrichs a brillamment célébré son jour de naissance. Le soir elle a chanté Marguerite de *Faust* pour la première fois, puis elle a reçu beaucoup de fleurs et de présents. Un banquet après le spectacle, qui a réuni les principaux artistes de la troupe et de nombreux invités, a terminé ce jour qui fera époque dans la vie de la cantatrice.

ROMANS

INCONSOLABLE

Les fossoyeurs s'étaient retirés, emportant leurs vastes bûches, leurs paquets de cordes, et depuis vingt-cinq minutes M. Lemarchand, agenouillé sur les dalles de pierre qui entouraient la tombe fraîchement comblée de sa femme, demeurait inerte, le front dans ses mains tremblantes et moites, ne répétant tout bas, très bas, que ces seuls mots : "Tu m'entends, Amélie?... Tu m'entends bien?..."

Il se sentait dégingolé dans un gouffre d'isolement, seul et perdu sur le globe comme un Petit-Poucet, plus faible qu'un poitrinaire. Ses larmes coulaient avec insistance, continuellement, sans qu'il prit même la peine de les éponger, et ses yeux, dans une stupide fixité, considéraient la terre brune, la terre lourde, la terre impitoyable qui nous reprend, où les semelles des ouvriers funèbres avaient enfoncé leur empreinte cloutée.

Mille détails de l'inoubliable journée lui revenaient à l'esprit, avec l'hostile et navrante opiniâtreté des flonflons populaires ; il réentendait le pas cadencé des porteurs, les calculés et lointains de *Profundis* psalmodiés à bouche fermée derrière l'autel, le cliquetis de l'encensoir de vermeil à l'absoute, l'*Agnus Dei* soupiré comme un nocturne dans les balcons de l'orgue par la voix sympathique et mouillée d'un ténor qu'on ne voyait pas. Il se rappelait tout : les carrosses de drap, l'ordonnateur des pompes, alerte et réservé, les belles fleurs entassées sur le char ainsi qu'un butin, la porte cochère aux tentures crépinées d'argent, l'*L* majuscule (Lemarchand) des écussons, et toutes les mains gantées de noir à la sortie de l'église, soulignant l'odieuse condolérance : "Je prends bien part..." Ma femme prend bien part... Nous prénonçons bien part..."

"Ainsi elle n'était plus. Fini à tout jamais ! O ma compagne, ô ma vieille amie ! Plus personne pour me plaindre et me soigner, plus personne pour commander le dîner, compter le linge, faire les malles. Et je vieillirai seul... Je mourrai seul... Je serai enterré seul... Ho ! ho ! Quelle tristesse !"

Un sanglot trop longtemps gardé le secoua des pieds à la tête, et il se reprit à se lamenter, mais cette fois si fort, si copieusement, avec un si grand bonheur de larmes, qu'il en aimait son veuvage, et qu'il souhaitait presque être aussitôt remarqué d'un flâneur, d'un oisif qui songerait : Pauvre homme ! et raconterait le soir, à table, aux siens rassemblés : "Y avait tantôt au Père-Lachaise un monsieur qui pleurait... qui pleurait !"

Déjà Lemarchand levait les yeux, machinalement, afin d'observer si d'aventure son désespoir n'aurait pas alléché quelque spectateur tapi derrière un sarcophage, quand il vit en face de lui, debout près de la croix de pierre plantée sur la tombe, un homme qui mordait et déchirait son mouchoir dans une crise de rage silencieuse.

Très maigre, très long, vêtu de noir et chaussé de bottines de chevreau claqué à bout vernis, l'inconnu, de masque circonspect, portait la moustache ainsi que la barbe, et — telle qu'une ronde améthyste — une rosette d'officier d'instruction publique avançait le revers de soie de son importante redingote. Il semblait n'avoir pas plus de quarante-cinq ans, quoique ses cheveux fussent déjà couleur de poussière aux tempes qui se creusaient, et il se tenait les bras croisés, ainsi qu'à l'élévation légèrement voûté, incliné comme un roseau noir vers le carré de terre mal tassée où reposait à un mètre quarante de profondeur, dans le définitif allongement du trépas, Berthe Églantine-Amélie Lemarchand, décédée en sa cinquante-septième année, munie des sacrements.

Comme le veuf considérait avec une curiosité indécise et flottante ce voisin, qui sans doute se trompait de défunte, égaré peut-être parmi les plates-bandes funéraires, eut quête d'un parent dont la perte remontait déjà "à un certain laps

de temps," l'autre, s'étant soudain redressé, leurs yeux se rencontrèrent. Plusieurs secondes ils se contemplèrent dignement, se renvoyant — comme s'ils se plaignaient en leur for intérieur — des regards qui rivalisaient de désolation, submergés d'une instinctive pitié mutuelle. Puis, l'inconnu ayant esquissé un imperceptible et décent salut de tête, M. Lemarchand s'inclina aussi, très civilement, sans comprendre, mais remué dans le fond, pressentant d'efficaces consolations, de vagues baumes, une espèce de discrète et mystérieuse amitié déléguée vers lui par la Providence à cette heure de suprême solitude. Et, non sans plaisir, il constata les palmes violettes — d'un violet ecclésiastique et sérieux — qui étaient un signe de distinction sociale, en même temps qu'un hommage rendu par le Ministre au mérite personnel.

Mais, dans la débandade de ses réflexions, il lui sembla soudain qu'il connaissait cet inconnu, que déjà cet austère personnage avait circulé dans son passé, que ce n'était pas un complaisant effet du hasard pur s'il lui réapparaissait aujourd'hui, sombre et muet devant ce mausolée. Plongeant au plus profond de ses souvenirs, il se demandait avec anxiété : "Où donc ai-je vu cette figure?" quand le nom banal de Robin jaillit comme un jet d'eau dans son esprit, et il demeura bien une minute anéanti, confondu de n'avoir pas deviné du premier coup. Un regard qu'à la dérobée il jeta sur l'énigmatique affligé confirma Lemarchand. Oui, c'était Robin, avec évidence ! vieilli sans doute, parcheminé, l'orbite plus cave et le nez plus tranchant, mais c'était Edmond Robin, le premier mari d'Amélie, de la chère et tant regrettée qui, deux ans après son divorce obtenu pour incompatibilité d'humeur, était devenue sa femme à lui, Lemarchand, celle même qui, à présent ... là... sur le dos ! Ah ! Seigneur, que vous êtes donc terrible, et quel homme vous faites quand vous nous frappez !

Lemarchand demeurait abimé dans de philosophiques et lamentables considérations : "Clairvoyante et fatale puissance, force occulte, songeait-il, qui réunissait à une même place, en cette journée du 26 août 1885, leurs trois existences — s'il était permis d'employer sans trop d'ironie ce mot d'*existence* à l'égard de la chétive inanimée ! Ah ! oui, c'était dramatique et touchant, ces deux successifs époux, terrassés à la fois par une même douleur conjugale." Et il fut forcé de convenir que Robin, en cette circonstance, avait agi avec une extrême délicatesse qui lui faisait vraiment honneur ; car, enfin, rien ne le contraignait à un pareil hommage envers une femme, à coup sûr aimée autrefois, mais qui avait cessé de porter son nom et lui était devenue étrangère.

Ce dernier, toujours debout, la tête penchée sur l'épaule gauche et les paupières closes, restait recueilli dans son abattement. Il avait déposé dans l'herbe son chapeau crépé de haut en bas. Comme en une fosse, le soleil plongeait derrière la colline, empourprant de larges lueurs d'adieu le ciel d'or pâle sur lequel se décalquaient, avec des allures de minarets, les innombrables clochetons et les dômes de la nécropole immense.

Les ifs et les cyprès de bronze noir étaient peuplés de petits oiseaux qui s'interpellaient comme des âmes, et le soir peu à peu s'établissait sur les morts, dégageant un tel repos, une telle béatitude crépusculaire, qu'on avait presque envie de se coucher là et d'y faire un exquis dodo jusqu'au lendemain, dans le prodigieux et doux silence d'une nuit larmée d'étoiles. Des Anglais pratiquement vêtus, qui venaient de visiter les quartiers riches du cimetière, s'en retournaient escortés de *cicerone*, la tête haute, avec l'orgueil habituel à tout piéton qui descend une colline ; et déjà les gardes en habit bleu-bavarois entreprenaient de pacifiques rondes, appuyés sur des cannes, rabattant vers les principales artères le gibier titubant des orphelins, des veuves et des mères.

Lemarchand se dressa. Bien qu'il n'eût pas prié pendant cette heure qui venait de s'écouler, il sentit qu'il ne pouvait congrûment se retirer sans faire le signe de la croix; il en exécuta donc un sur-le-champ avec onction, la paupière religieuse... et du Saint-Esprit, ainsi soit-il. Presque aussitôt il vit que Robin l'imitait. Puis, ayant, à l'aide de son mouchoir, épusseté tant bien que mal son pantalon maculé à l'endroit des genoux, il abandonna résolument le terre mortuaire, sans se retourner. Les pas de Robin sonnaient sur ses talons.

L'un derrière l'autre, lamentable file indienne de veufs, ils descendaient, le ventre en avant, les étroits sentiers de chèvres qui serpentent et se jouent entre les croix de marbre, les dalles entourées d'élégants balcons de fer ouvragé. Sous leurs semelles criaient les graviers, et de menues pierres déboulaient.

Tantôt ils côtoyaient de vieilles tombes tragiques, pittoresques à la façon de tombes d'opéra, craquelées obliquement et drapées de lierre barbare, ou bien ils s'engageaient dans la fraîcheur des chemins ombreux, bordés de sépultures d'enfants, où les minuscules couronnes de perles blanches et bleues semblaient des *bourrelets* de bébés, accrochés là par une pieuse et inconcevable maman. Parfois un gros rat dodu traversait l'allée, comme un joujou. Et toujours ils allaient, taciturnes et graves, d'un pas de cortège, balançant en cadence leur chapeau de la main droite, les cheveux collés sur leur front qui paraissait plus grand.

Ils étaient préoccupés de l'unique et même pensée : le salut qu'ils ne pouvaient se dispenser d'échanger à la porte du cimetière avant de se séparer. Et chacun songeait : "Comment le ferai-je, mon salut? Que dirai-je? Tâchons à être correct!"

A mesure qu'ils avançaient, volontairement silencieux, une sorte de charme intime, qui se prolongeait avec la descente, les enveloppait peu à peu l'un et l'autre; et pincant les lèvres, l'œil inquiet, le cœur à l'envers, ils retenaient leur souffle dans l'attente de quelque chose.

Ces pressentiments renforçaient leur mutisme. Pourtant, comme Lemarchand prenait tout à coup à l'aveuglette un ridicule chemin, Robin ne sut pas résister à la satisfaction de le placer dans la bonne voie; et lui grattant du doigt l'épaule, il dit :

— Par là, Monsieur, c'est plus court.

Lemarchand répondit :

— Je crois que vous êtes dans le vrai, Monsieur.

Il revint aussitôt sur ses pas, et tous deux retombèrent dans le même silence que scandait régulièrement leur brève respiration.

Ils atteignirent ainsi la grande porte qui donne sur le boulevard de la Villette, et ensemble ils s'arrêtèrent sur le bord du trottoir à quelques mètres l'un de l'autre, dans une indécision pleine d'embarras. Ainsi que des mammoth se hâtant vers de fraîches fontaines, les tramways oblongs échangeaient de rauques barrissements dans la jaune et lumineuse poussière de ce soir d'été; les fiacres s'en retournaient relayer, au fébrile galop de leurs rosses exaspérées par des rêves d'avoine; des ouvriers passaient, en sueur, contant des histoires bien bonnes de mastroquets, et d'anémiques jeunes femmes du peuple, en lâche caraco, remorquaient des marmailles, demi-nues, au museau crêpi de fromage blanc. Obstinement, on entendait tinter une sonnette aigrelette, tandis qu'une voix de vieil homme sans dents radotait : "C'est le coco, le vrai coco, le coco à la glace!" Et une paisible, une bête joie flottait, éparse, la satisfaction du riche temps, du travail abattu, de la brève, lente journée finie. Lemarchand songeait : "Moi je vais rentrer... Suis tout seul... pas de petits bras d'enfants..., tout seul." Par la pensée il se plaignait, il se parlait à soi-même : "Ah! mon pauvre Lemarchand! tu n'as pas de chance!" Il parlait enfin. Il s'était éloigné déjà de plusieurs pas, quand Robin le rejoignit, la face pieuse, et si

ému qu'il avait peine à s'exprimer. Il souriait d'un sourire contraint d'homme affligé. Huit à dix secondes il demeura les yeux à terre, puis il balbutia : "J'ai là une voiture... vous serait-il agréable... d'en profiter?"

Lemarchand se sentit tout à coup un appui, un soutien sur la terre. Il lui parut qu'un ange consolateur descendait du haut des cieux, brandissant des palmes; et défaillant presque, sans avoir exactement conscience des sons que proférait sa bouche, il répondit : "Volontiers, Monsieur; j'accepte avec plaisir." Le mot plaisir ne fut pas plutôt lâché qu'il le déplora.

Mais un fiacre *Camille*, à chapeau blanc, s'arrêtait devant eux, en écorchant le trottoir. Après un alternatif acharnement de politesses, Robin dut capituler et monter le premier dans la victoria. Lemarchand prit pesamment place à ses côtés, et s'étant tourné vers son voisin :

— Allez d'abord chez vous, Monsieur, je garderai la voiture.

— Soit! approuva Robin. Il prononça 29, rue Fresnel, et le petit cheval mince qui avait des cuissos pommelés, avec la crinière ras tondu, détala d'un trot rapide et mu de biche. Le bon vent du soir leur souffletait amicalement le visage.

Ils restèrent d'abord plongés dans une muette réserve, s'astreignant à conserver une même pose ériquée: les coudes aux hanches, les genoux collés, les pieds joints sur le tapis. Le cocher aux cheveux roux avait coiffé de son gibus de faïence une des lanternes, et il conversait avec sa bête : "Aïe donc, mon poulet..., va, ma grise!" Lemarchand osa soudain croiser ses jambes, et comme il détacha un gros soupir pris dans les hauteurs de sa respiration, sur-le-champ Robin, se laissant couler dans un renversement de fumeur, déclara, ainsi qu'en aparté : "Que la vie est donc triste!" Un silence de plusieurs minutes régna; ils roulaient.

Après les interminables et rocailleux défilés des rues ouvrières, ils gagnèrent enfin le lac macadamisé des quartiers opulents. A toute minute ils étaient croisés par d'instantanés équipages de britannique distinction, au fond desquels se tenaient, rencoignées en une pose de tableau vivant, des jeunes femmes frêles, mousselinées de la bottine au chapeau, qui, d'une petite main négligente, laissaient traîner sur leur épaule, ainsi qu'à l'arrière d'une yole, des ombrelles toutes roses. Ou bien des messieurs en chapeau gris, installés sur le bord de leur siège, qui conduisaient eux-mêmes, les poignets à niveau du menton, flanqués d'un coquin botté, à tête de bois, le torse impudent sous la livrée. Et tout ce monde semblait jouir à pores ouverts de la vie, jusqu'aux mecklebourgeois à la croupe lustrée, harnachés avec érudition, qui arrondissaient dans une cadence emphatique et perfectionnée leurs beaux genoux mouchetés d'écume.

A présent, ils longeaient le quai de Billy, planté de hauts arbres ainsi qu'une allée de parc. Des fourriers d'intendance, à épaulettes de plâtre, musaient et fumaient aux fenêtres de la Manutention, et les cloches des bateaux-express éparpillaient leurs appels fêlés sur le fleuve de moire qui coulait, indolent et vert, d'un vert bête de drap de billard.

Lemarchand reprit la parole : "Vous habitez-là un bien beau quartier, Monsieur?"

— C'est la campagne, déclara Robin... Et quel bon air!"

En même temps, il ouvrait la bouche toute grande et respirait avec gloutonnerie, comme s'il dominait l'Océan de la pointe d'un cap.

Soudain il proposa : "Restez donc à diner avec moi?... Voulez-vous? Il est trop tard... et vous demeurez si loin!"

Cette brusque invitation ne choqua point Lemarchand; sans la souhaiter, il l'attendait. Néanmoins il crut indispensable de se faire prier, et il alléguait mollement de pauvres raisons : "Merci..., je craindrais d'abuser..., la domestique m'attend..."

— Je vous en conjure, ne me dites pas non. Vous me froisseriez ! déclara Robin solennel et mélancolique ; ainsi, vous acceptez ?

Lemarchand fit le geste d'un vaincu :

— J'accepte... mais je n'ai pas faim !

— Moi non plus, allez ! Et lui serrant les mains dans une robuste effusion : " Nous parlerons d'elle, rien que d'elle..."

Lemarchand était trop ému pour répondre, mais comme la voiture s'arrêtait au même instant, ce fut avec une chaleureuse impétuosité qu'il commanda :

— Ne payez pas, monsieur Robin, j'ai des sous.

Ce dernier le laissa donc régler, et ils montèrent, dévisagés, au passage de la loge, par les yeux féroces du concierge.

II

Au premier sur l'entresol, Robin dit à mi-voix : " C'est ici." Il introduisit la clef dans la serrure et pénétra le premier ; puis, ayant poussé Lemarchand dans le salon dont il referma la porte, il se dirigea vers la cuisine pour avertir Radegonde.

— Mettez un couvert de plus, j'ai un ami.

La bonne, effarée, leva au plafond son bras armé d'une cuiller de bois : " Mais nous n'avons qu'un tout petit dîner ! " Robin la rassura :

— Ça ne fait rien ; ce monsieur est très simple.

Ensuite, il passa dans sa chambre pour faire une sommaire toilette et se donner un léger coup de peigne.

Lemarchand, laissé seul, examina la pièce, enfoncé dans le canapé de satin cerise qui s'arrondissait entre les deux fenêtres. Les murs étaient d'un banal blanc gris, à filets d'or, et dans l'ovale du plafond azur des hirondelles se poursuivaient, vues de ventre, sans jamais se rattraper. Les rideaux à bandes de tapisserie, dont il reconnut le studieux dessin, accaparèrent son regard, et il revit aussitôt la morte chérie travaillant à la lampe, courbée sur son métier, les rouleaux de canevas encombrant la table, les ciseaux pendus à un cordon noir, la corbeille aux laines. Soudain, il tressaillit en apercevant, incliné au-dessus d'un meuble de Boule, un portrait d'Elle, à l'huile, grandeur nature. Sur le bas du cadre pompeux s'éclairait une pancarte ainsi conçue : " 3,721 Exempt."

Cette toile avait été peinte — avec des couleurs fines — au temps où Amélie, nouvelle mariée, s'appelait Mme Robin. Debout, tournée de trois quarts, elle apparaissait devant une tenture vert d'eau, en une vaporeuse robe de bal aux bouillonnés de tulle qui laissait à nu ses jeunes épaules frileuses, et ses bras frais, élégants, un peu grêles. Deux bandeaux châtain clair, séparés par une large raie, coulaient en miroitant jusque sur ses oreilles, accentuant la matité du front petit et bombé, tandis qu'une rose mousseuse fleurissait à son corsage, entre les pudiques rondeurs de sa gorge.

Lemarchand, lui, voyait une tout autre Amélie. Rigide et maigre comme un ivoire japonais, des tortillons de cheveux gris s'échappant de son béguin, pareils à des limailles de givre, en camisole et jupon, les mains jointes, attachées par un chapelet dont la nacre semblait noire sur ses doigts de marbre immaculé, elle était tout du long couchée à l'étroit dans la gaine capitonnée de calicot blanc que les employés des pompes funèbres s'approprièrent à fermer, sous la surveillance empressée d'un jeune homme blond en frac, dont les bottines neuves grinçaient impitoyablement à chaque pas.

Il frissonnait à l'horreur de cette lugubre image qui s'était burinée dans son cerveau, et il ne pouvait accepter que ces deux Amélie, celle du tableau et celle de la bière, fussent la même.

Robin, sur ces entrefaites, parut, cosmétiqué, les mains onctueuses, exhalant une bonne odeur de lavé. Il surprit

son invité devant le portrait de leur femme, et s'étant approché, il la considéra largement lui aussi, avec un air d'intérêt énorme, comme s'il la voyait pour la première fois, proclamant entre ses dents : " La voilà ! c'est elle-même... ; on jurerait qu'elle va parler, qu'elle va dire : Paul... ; tu n'as pas encore plié ta serviette ? "

Ce petit nom de Paul et le rappel de cette phrase intime qu'il avait lui-même essuyée maintes fois, avec la seule modification de son propre nom : Hippolyte, substitué à celui de Robin, furent on ne peut plus pénibles à Lemarchand. Néanmoins il n'en laissa rien percer ; mais sur un signe de tête approbatif qu'il s'imposait, Robin eut un geste d'impétueuse dénégation, et les yeux fermés, il s'écriait :

— Non ! non ! ne venez pas me dire que vous la retrouvez ! Vous ne l'avez pas connue, vous, à cette époque-là !... Jamais on ne saura, Monsieur, jusqu'à quel point la grâce, le charme, la fleur !... Celle que vous avez aimée n'était déjà plus la même femme... Pas comparable !

Lemarchand avait beau protester : " Permettez !... Vous allez beaucoup trop loin... Sans doute, ma chère Amélie n'était plus, quand je l'épousai, de la première jeunesse... ; elle avait souffert... ; mais..." L'autre ne l'écoutait pas ; il poursuivait, en s'échauffant : " Que cela ne vous fâche pas ! J'ai eu ce qu'il y avait de meilleur en elle... de meilleur, vous m'entendez ? " Et Lemarchand s'obstinant à ne pas vouloir admettre une semblable prétention, Robin, pour l'apaiser, conclut : " Enfin, c'est inouï ce que nous perdons ! "

Mais la domestique ouvrit la porte pour annoncer que " Monsieur était servi," et ils passèrent dans la salle à manger, qui était en bois de chêne ciré avec des natures mortes figurant des vannaux et des pluviers pendus par les pattes à un clou fiché dans un mur. Ils s'assirent l'un en face de l'autre, penchés sur les assiettes fumantes, et comme ils s'emparaient ensemble de leur cuiller, Robin déclara, en manière d'avertissement : " Après la soupe, nous avons le bœuf, un tout petit poulet de grain et une salade." Lemarchand venait de se brûler ; néanmoins il leva très haut les sourcils à l'énoncé de ce menu, imposant à son visage une expression d'hypocrite étonnement qui signifiait : " Que de choses, bon Dieu ! jamais je ne mangerai de tout cela ! "

Dans son coin l'horloge normande comptait huit heures quand Robin, après quelques minutes de silence, décréta, en s'essuyant la bouche avec satisfaction : " Il n'y a guère que chez soi qu'on puisse avoir de bon tapioca." Dès lors, la gêne qui les glaçait fondit instantanément.

Les plats se succédaient en silence, apportés et remportés par la domestique aux talons mous, et Robin rappelait son douloureux passé : l'Inexplicable malentendu qui avait empoisonné leur existence commune à lui et à sa femme, les concessions faites de mauvaise grâce, les pardons implorés à contretemps, les brusqueries maladroites, les irréparables violences, les cachepots brisés, le scandale dans la maison.

— C'était ma faute, confessait-il avec abattement, je l'ai senti plus tard, après notre divorce. La pauvre était douée d'une nature douce, tendre, expansive... ; je n'ai pas su la prendre... et pourtant je peux me vanter de l'avoir beaucoup aimée ; depuis, je l'ai regrettée presque à toute heure... et aujourd'hui j'ai un chagrin... ; oh ! un chagrin... peut-être plus grand que le vôtre.

— Taisez-vous, protesta Lemarchand, c'est impossible !

— Je ne veux point vous contrarier ni vous causer de peine, reprit Robin avec une douceur triste, mais si je vous disais que depuis le moment où elle a porté votre nom j'ai été jaloux de vous ? Oui, jaloux ! de vous !

— Je le comprends, fit Lemarchand ; et une bouffée de joie orgueilleuse lui monta au visage, tandis qu'il déclarait d'un ton paternel :

HENRI LAVÉDAN.

(A suivre.)

FLEURS D'HIVER

Avez-vous fait une remarque, vous tous, amis connus et inconnus, qui étiez jeunes quand je l'étais aussi? C'est qu'à notre âge on ne nous fait plus de cadeaux. Nous donnons beaucoup d'étrennes, mais nous n'en recevons plus. Vient même un moment où l'on cesse de célébrer notre anniversaire, de peur de nous rappeler notre extrait de naissance; tout va à l'enfance et à la jeunesse, et c'est bien juste.

Je voudrais pourtant fêter avec vous le premier jour de l'année en vous envoyant un petit paquet de fleurs d'hiver. Ces fleurs, je les ai cueillies dans mon jardin, dans les champs, en m'y promenant le matin.

Qu'est-ce donc, me direz-vous, que ces fleurs d'hiver? Ce sont les fleurs de mon hiver, peut-être du vôtre. Ce sont quelques idées, quelques réflexions, voire même, si vous le voulez, quelques maximes, qui sont comme écloses en moi, au hasard de la flânerie, tantôt à la vue d'une plante, tantôt à propos d'une rencontre avec un paysan, d'une conversation avec un ami, d'une lettre reçue et répondue.

Je vous les envoie telles quelles, sans lien, sans ordres, pêle-mêle, comme je les ai récoltées. Les unes sont gaies, les autres sont tristes; mais toutes m'ont plus d'une fois réconforté et conseillé.

Partageons.

Je regardais mon jardinier plantant un poirier.

— Pourquoi donc, lui dis-je, ne mettez-vous pas de fumier sur les racines?

— Oh! jamais, monsieur! cela les pourrit, et l'arbre meurt.

Bon à retenir. Plantons toujours notre talent, notre réputation, notre fortune, notre avenir en bonne terre franche.

Rien de putréfié à la racine. Em-poisonner la source, c'est empoisonner le fleuve.

L'heure du réveil est une heure triomphale pour le jeune homme. Il rentre dans la vie comme un souverain dans sa capitale, au bruit de toutes les fanfares que sonnent à son oreille l'Espérance et la Santé.

Le réveil est moins gai pour le vieillard. Il se lève souvent fatigué. Le repos ne l'a pas détendu, il l'a engourdi; ses organes rentrent en fonction un peu comme des ressorts qui grincent, et il est souvent tenté de dire: Ma foi! je ne travaillerai pas aujourd'hui. Gardez-vous-en bien! A la besogne! L'effort soutient.

À notre âge, il faut s'habituer à marcher dans la vie avec des souliers qui vous font mal.

J'ai à mon balcon, grimant du bas de la maison jusqu'à ma fenêtre, une climatisée qui m'intrigue fort. Elle est blanche, du blanc le plus pur; ses pétales se terminent en un fin ovale un peu allongé; mais, chose étrange, son parfum ne se développe que lorsqu'elle commence à se faner.

Il me semble que j'ai connu certaines femmes qui ressemblaient à cette climatisée. Elles ne sont devenues spirituelles qu'en devenant moins jolies.

Voilà comment il faudrait tâcher de vieillir: remplacer l'éclat par le parfum.

À mon âge, on se sert dans la vie comme dans une maison où l'on a encore un logement, mais plus de bail; ou bien on se fait l'effet de quelqu'un qui attend une visite, et qui à chaque coup de sonnette se dit: "La voilà!" Eh bien, à chaque indisposition un peu sérieuse on se dit: "C'est peut-être elle!" Elle? Vous devinez de qui je parle? Cette idée n'est pas aussi désagréable qu'on pourrait le croire. Elle calme parfois singulièrement. Tout ce qu'il y a dans la vie de mesquin, de factice, de misérable, disparaît devant cette rude perspective. Les choses grandes et durables restent seules en face de vous. Il est bon d'avoir certains dangers pour voisins.

E. LEGOUVÉ,
de l'Académie Française.

Voyez l'annonce de la librairie Dentu, sur la troisième page de la couverture.

ARCHAMBAULT

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

Dr. J. G. A. GENDREAU

CHIRURGIEN-DENTISTE

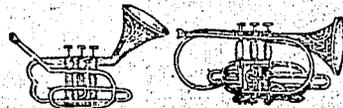
20 RUE SAINT-LAURENT.

Extraction de dents sans douleurs. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Telephone Bell 2818.

ALEXIS GONTANT,

Professeur de Piano.

128 RUE ST. ANDRÉ, MONTRÉAL.



AVANT.

APRES.

GEORGE VIOLETTI

Fabricant et Importateur D'Instruments de Musique

Harpes à vendre et réparations de toutes sortes.

1635 rue Notre-Dame, - MONTRÉAL.

EMILE DEMERS

Libraire, Papetier, Fournitures de Bureau

No 1590 RUE NOTRE-DAME

MONTRÉAL.

EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

DE

Musique en feuilles, Partitions d'Opéras, Recueils de Melodies et Chansons.

1615 Rue Notre-Dame, - MONTRÉAL.

MUSIQUE VOCALE.

Sur la route de Seville, Colere.....	30	ets.
Jeune, restons chez nous.....	30	"
Chanson d'Avril (Sop.).....	50	"
Souvenirs à Florian (Sop.).....	50	"
Larmes d'Enfant, rom.....	30	"
Les Crinantes Maternelles (dédiée à Madame Albani).....	40	"
Le Drapeau rouge et noir (chanson des Etudiants COUVRE.....	30	"

NOUVEAUTES.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

Parfum Louis XV (Gavotte).....	50	ets.
Le Papillon (Lavallée).....	60	"
Les Volontaires (Valse).....	60	"
1ere Valse de Godard op. 16.....	50	"
2eme " op. 56.....	50	"
Joyeux Ebats (Mazurka).....	30	"
Mère Chérie (Mélodie).....	50	"
Jour de l'An (valse facile).....	40	"

LES MAITRES DU ROMAN

NOUVELLE COLLECTION A 20 Cts. LE VOLUME

EUGENE GUIRAUD.....	MADemoiselle BESSON.....	1	VOL.
LOUIS NOIR	LES COMPAGNONS DE BUFFALO.....	1	"
LOUIS COLLAS.....	LE FILS DU GARDE-CHASSE.....	1	"
ALFRED ASSOLANT.....	LEA.....	1	"
DUBUT DE LAFOREST.....	LA BARONNE EMMA.....	1	"
CHARLES JOLIET.....	LA NOVICE DE TRIANON.....	1	"
ARMAND LAPOINTE.....	LE ROMAN D'UN MEDECIN.....	1	"
ELIE BERTHET.....	LE CHARLATAN.....	1	"
PAUL PERRET	LE SAINT DE BOIS.....	1	"
JACOLLIOT.....	L'AFFAIRE DE LA RUE DE LA BANQUE.....	1	"
A. BELOT.....	FOLIES DE JEUNESSE.....	1	"
ELIE BERTHET.....	SŒUR JULIE.....	1	"

Nous indiquerons tous les mois le titre des volumes parus dans la collection des *MAITRES DU ROMAN*.

L'Administration du CANADA ARTISTIQUE fera parvenir sur réception du prix marqué les volumes qu'on lui demandera. Ajoutez 5 cents par volume pour recevoir franco.

Les demandes d'au moins 12 volumes de la collection des *MAITRES DU ROMAN* seront expédiées franco à nos abonnés.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS DE LA LIBRAIRIE DENTU.

LOUISE MICHEL. — LES CLAQUE-DENTS, in-18 jésus.....	80	Cts.
EDOUARD MONTAGNE ET LOUIS GALLET. — LA BORGNOTTE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
JEAN THOMAS. — LES COULISSES D'UN CLOITRE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
CECILE CASSOT. — POURQUOI NE LE DIT-ELLE PAS ?	80	"
ARMAND DUBARRY. — DELIRE DES SENS, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
FOUTUNÉ DU BOISGOBEY. — UNE AFFAIRE MYSTERIEUSE, 1 vol. in-32 c ^{er}	80	"
LE COMTE ALBERT BEUGNOT. — MEMOIRES DU COMTE BEUGNOT, 1 vol. in-18 carré...\$2 00		
QUATRELLES. — DOUBLE FACE, 1 vol. in 18 jésus.....	80	"
CHARLES DIGUET. — LA VIE RUSTIQUE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
PAUL PERRET. — LE DROIT A L'AMOUR, 1 vol. in 18 jésus.....	80	"
JACQUES CASANOVA. — AVENTURES D'AMOUR, 1 vol. in-32 col.....	30	"
CHARLES DIGUET. — SECRET D'ALCOVE, 1 vol. in-32 col.....	20	"

L'Administration du CANADA ARTISTIQUE fera parvenir ces volumes aux personnes qui en feront la demande sur réception du prix marqué.

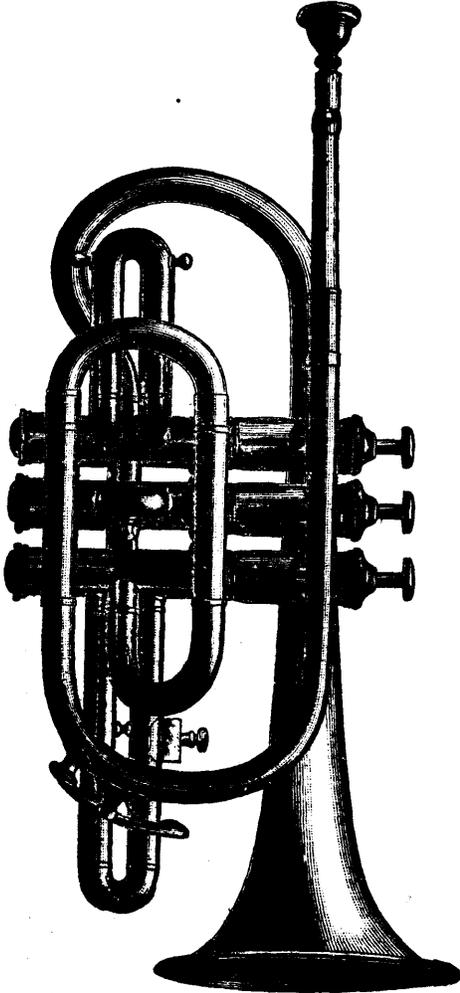
Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

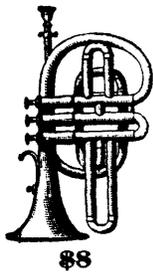
VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

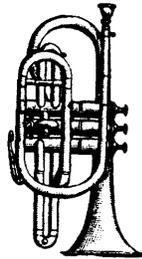
CORNETS A PISTONS (de manufacture française, de Paris.)



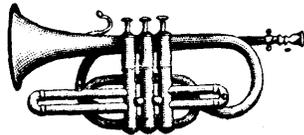
Bb Cornet, \$12.00.



\$8

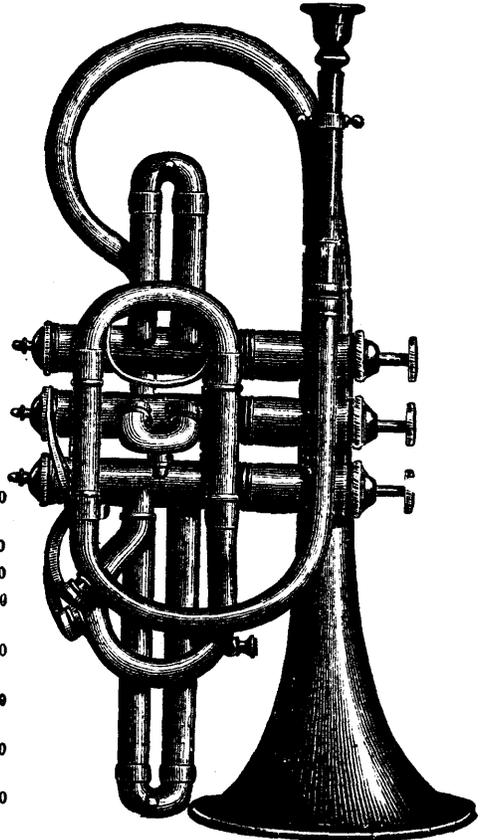


\$25

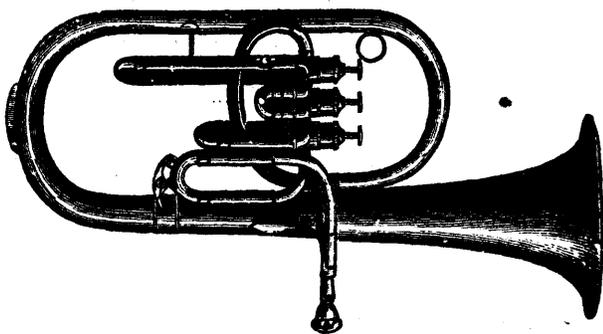


\$16

- Cornet Bb, à 3 trois pistons \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb 8 00
- Cornet Bb, meilleur 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois, avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau . 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné)..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur)..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) en cuivre 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé 25 00
- Cornet Eb, de . \$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Cornet Bb, Model Courtois, \$35.



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net \$15 00
- Tenor Bb, " " " 18 00
- Baryon Bb, " " " 18 00
- Basse Bb, " " " 22 00
- Contrebasse E, " " " 28 00

Instrumente de Musique Thibouville Lamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Barytons Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contrebasses Eb, de \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00

Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de \$25 00
- Tenor Bb \$30 00
- Baryton Bb \$35 00
- Basse Bb \$10 00
- Contrebasse Eb \$48, \$60 et \$75 00
- Trombones Bb, de \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de \$16 et \$20 00